

CHAPITRE VIII

RAISOULI

Moulay Ahmed Ben Mohammed Raisouli est aujourd'hui un homme d'une cinquantaine d'années ⁽¹⁾.

Il est originaire d'une des plus aristocratiques familles du Maroc; il est chérif, descendant du Prophète, par Moulay Idriss qui fonda l'empire marocain musulman, et fut le premier souverain de la dynastie idrissite.

Les descendants de Moulay Idriss s'établirent dans différentes régions, et c'est de Moulay Abdesselam, dont le tombeau chez les Beni Arous est un lieu de pèlerinage très réputé, que descend le fameux brigand.

Sa famille et lui-même détiennent encore une part des privilèges et bénéfices qui sont l'héritage de leur ancêtre réputé.

Une branche de la famille s'établit à Tetouan où une vieille mosquée très visitée par les fidèles sert de lieu de sépulture à ses ancêtres les plus proches.

Ces très saints aïeux ne réussirent pourtant point à maintenir Raisouli dans les sentiers de la vertu, car après avoir reçu une excellente instruction religieuse à Tetouan, il choisit la profession très lucrative et pas mal considérée au Maroc de voleur de bestiaux.

C'est un métier dangereux et qui demande du courage. Il y a beaucoup de chances pour que vous ayez à tuer quelqu'un ou que quelqu'un vous tue, mais la chance favorisa le chef de bande et le jeune Raisouli fit régner la terreur dans le pays.

C'était un jeune homme d'une grande bravoure, au regard séduisant; lui et sa troupe gagnaient beaucoup d'argent et vite, mais ils le dissipaient encore plus vite. Or le vol de troupeaux conduit à d'autres crimes.

Des assassinats furent commis, et l'on doit avouer qu'en ces sortes d'affaires Raisouli était toujours en avant; mais le meurtre au Maroc ne peut être comparé au meurtre en Angleterre. Ici la vie est bon marché et les morts sont vite oubliés. Par nature, Raisouli était et est encore cruel et la profession qu'il avait adoptée lui permettait d'exercer sa cruauté sur une vaste échelle.

Une fois, un chérif qui avait épousé sa sœur avait formé le projet de prendre, selon la coutume musulmane, une seconde femme. La sœur de Raisouli, furieuse, s'enfuit chez son père et se plaignit. Rien n'arriva jusqu'à la nuit du mariage, quand, au moment où la fête battait son plein, Raisouli et sa bande arrivèrent à la maison du beau-frère et tuèrent la jeune fiancée et sa mère.

À la longue, il se rendit insupportable, tout le pays était terrorisé par ses coups de main. Le sultan ordonna de l'arrêter. Son meilleur ami le trahit, il fut appréhendé et envoyé en prison

¹ Mort en 1925, emprisonné par Abd-el-Kerim à Ajdir.

dans les effroyables donjons de Mogador.

Quand j'étais prisonnier de Raisouli à Zinat, en 1903, il me raconta plus d'une fois l'histoire de ses quatre ou cinq années de captivité. Il me montra la marque des chaînes sur ses chevilles, sur ses poignets et son cou et il me décrivit la saleté et le froid de la prison, puis comment on lui avait envoyé une lime dans une niche, ses cinq mois de travail nocturne et sa fuite manquée. Il s'échappa, mais pour quelques heures seulement, car il ne connaissait pas les chemins de la ville, et il n'avait pas pensé que les chaînes retarderaient sa marche.

Il entra dans une rue qui n'avait pas d'issue et fut repris. Il fut chargé de nouvelles chaînes et ce ne fut que deux années plus tard que, grâce à l'intervention de Hadj Mohammed Torres, représentant du sultan à Tanger, il fut remis en liberté ⁽²⁾.

Il revint dans le pays, décida de mener une vie plus calme et plus paisible, mais il constata que l'ami qui l'avait trahi était devenu gouverneur de Tanger, et avait confisqué toutes ses propriétés. Il sollicita leur restitution, mais n'obtint rien. Il menaça, on se rit de lui, alors il reprit sa profession de coupeur de bourses.

C'est à cette époque que je le rencontrai - je campais près d'Arzila au cours d'une expédition de chasse et lui et ses gens vinrent passer la nuit à mon camp. J'avoue que sa personne était presque séduisante. De haute taille, remarquablement gracieux, une peau très blanche, une ombre de moustache et de barbe, des yeux noirs. un profil plutôt grec que sémitique, des sourcils qui faisaient une barre sombre sur son front, Moulay Ahmed Raisouli était le type idéal du bandit.

Ses manières étaient calmes, sa voix douce et basse, et son expression particulièrement triste. Il souriait quelquefois, mais rarement, et bien que je l'aie mieux connu plus tard, je ne l'ai jamais vu rire. Avec ses compagnons, il était hautain et distant, et eux le traitaient avec le respect dû à sa naissance.

Quand je le vis à nouveau, j'étais prisonnier dans la forteresse de Zinat située à environ douze milles de Tanger, en février 1903. Il était un peu changé. Sa face s'était arrondie, sa bouche était devenue un peu plus dure, mais s'il était encore remarquablement élégant, il n'avait pas changé à son avantage. Quelques mois avant ma captivité, il avait vendu un de ses prisonniers à un ennemi pour 1500 livres sterling, à condition que l'acheteur lui coupât la gorge.

Aussi longtemps qu'il avait borné ses exploits à des vols de bétail et à des attaques sur des indigènes, personne n'avait fait attention à lui, bien que le maghzen ait souvent essayé de le capturer.

Le 16 juillet 1903, les troupes chérifiennes attaquèrent et brûlèrent Zinat. Et moi-même je fus attaqué et fait prisonnier.

Ayant entendu dire qu'une bataille avait eu lieu dans la région située à huit ou neuf milles plus loin, je m'étais dirigé dans cette direction, vers le milieu du jour, accompagné de mon palefrenier indigène, natif de Zinat. Celui-ci était très inquiet sur le sort de ses parents. Déjà l'alarme avait été donnée dans le voisinage et nous trouvâmes le pays entièrement désert, les paysans ayant fui vers les montagnes de l'Andjera avec leurs troupeaux et toutes les richesses qu'ils avaient pu emporter.

Bien que l'attaque des troupes gouvernementales eût été faite dans le but de prendre Raisouli, la cavalerie indigène s'était éloignée pour piller et une quantité considérable de bestiaux avait

² Une légende circule au Maroc; elle prétend que Raisouli, quand il s'enfuit de la prison, avait pu emporter un fusil. Entouré par les soldats qui le poursuivaient il en tua un grand nombre et les survivants lui promirent la liberté s'il se rendait.

été enlevée à des villages innocents de toute révolte et qui n'étaient en rien complices des crimes de Raisouli.

En raison de cela, je ne pus recueillir aucune information précise sur ce qui s'était passé et, pour essayer d'en obtenir, poussé par mon domestique inquiet, je me décidai à approcher plus près peut-être qu'il n'aurait fallu du lieu du combat, par un ravin longeant la colline rocheuse sur laquelle est bâtie Zinat. Je m'avançai dans la plaine coupée de petits ravins qui se trouve au sud du village; jusqu'à deux milles environ du village, rien ne se produisit, tout le pays était désert; pas un homme, pas un animal n'apparaissait.

Ce fut pendant que nous traversions la plaine qu'une salve nous fut tirée d'un petit monticule couvert de broussailles et de roches. La hausse était trop longue et cependant nous entendîmes les balles passer sur nos têtes et je pense que quelques-unes tombèrent tout près. Piquant des deux, nous galopâmes vers l'arrière et nous nous arrêtàmes sur une élévation de terrain au milieu des champs de blé.

Me retournant pour voir ce qui arrivait, j'aperçus trois ou quatre indigènes au loin, qui agitaient leurs turbans et leurs vêtements pour me faire signe de revenir.

Ce signal au Maroc est toujours considéré comme un geste d'aman, de confiance, et en conséquence j'attendis les hommes qui se dirigeaient rapidement dans notre direction.

Deux seulement s'approchèrent, je les connaissais tous deux et quand ils furent près de nous, ils s'excusèrent de la méprise des gens qui avaient tiré sur nous, puis ils nous prièrent de retourner avec eux à Zinat pour y discuter de la situation.

C'étaient des indigènes de la région des collines voisines qui n'avaient pas pris part au combat, mais qui étaient descendus à Zinat parce que la cavalerie leur avait enlevé beaucoup de leurs animaux. Ils expliquaient qu'ils voulaient savoir quelles étaient les intentions du maghzen vis-à-vis de leur tribu.

Si les troupes chérifiennes voulaient les attaquer, ils étaient, disaient-ils, prêts à résister, mais si l'on voulait seulement capturer Raisouli et qu'on ait pillé leurs troupeaux sans ordres, ils demandaient qu'on les leur rende, ce qui était très raisonnable.

Ils ajoutèrent qu'ils avaient peur d'aller à Tanger parce qu'ils craignaient d'être emprisonnés et me demandaient de transmettre leurs messages aux autorités marocaines comme je l'avais souvent fait.

Lorsqu'ils m'eurent promis de me faire passer en sécurité, je partis avec eux, ayant convenu que je m'arrêterais à un lieu désigné où je rencontrerais trois ou quatre notables de leur tribu. Ce fut en marchant dans cette direction que je fus fait prisonnier. Nous traversions un petit ravin très fourré de lauriers-roses en fleurs quand, soudain, je m'aperçus que j'étais tombé dans une embuscade. Fuir était impossible, et comme j'étais sans arme, toute résistance était impossible. De tous les côtés surgirent des guerriers et en quelques secondes j'étais pris et entouré par trente ou quarante indigènes armés de fusils européens. Je ne fus pas maltraité, mais ils me dirent que j'étais prisonnier et que je devais me rendre à Zinat. Quand nous arrivâmes près du bois qui entoure les quelques villages éparpillés voisins de Zinat, on envoya des messagers à Raisouli pour lui annoncer ma capture, et, quelques instants après, je fus conduit devant lui.

Il était assis sous un olivier dans un creux du terrain, entouré de ses guerriers et des notables des tribus voisines qui s'étaient rassemblés en apprenant ce qui se passait. Raisouli me reçut assez aimablement. C'était encore un jeune homme d'assez belle allure. Il portait le costume du pays, un turban bleu foncé et une courte djellaba brune qui recouvrait ses vêtements blancs et lui descendait qu'aux genoux. Ses jambes étaient nues et il portait des belghas jaunes du

pays. Après une courte conversation avec Raisouli qui me raconta tout ce qui était arrivé, il me conduisit à sa maison, ou du moins à ce qu'il en restait, puisqu'elle avait été brûlée par les troupes. Jusqu'à ce moment je n'avais pas eu à me plaindre de l'attitude des assistants, mais une foule s'était peu à peu rassemblée dans le voisinage, désireuse de jeter un coup d'oeil sur le Chrétien et assez disposée à se venger sur moi des dégâts commis sur leurs biens par les troupes chérifiennes.

J'entendis de nombreuses malédictions et fus couvert de menaces, mais l'autorité de Raisouli était assez grande pour me protéger de la populace maintenant menaçante, et ses gens, en m'entourant, me mirent à l'abri. Je passai un moment désagréable, car je me rendis bientôt compte que cette foule de gens dont le nombre s'élevait peut-être à deux mille et que la nuit allait doubler, n'obéirait à personne, et que sitôt que je ne serais plus protégé, ils se livreraient sur moi à toutes les extrémités. Et je ne fus pas peu soulagé lorsque je vis s'ouvrir la porte d'une ladite chambre qui demeurait intacte dans les ruines, et à travers de laquelle je fus poussé. Un moment après, elle était refermée et il semblait que la foule était prête à l'enfoncer. Mais Raisouli et ses gens avec une vingtaine d'amis personnels se groupèrent devant la porte et purent dissuader la foule de me tirer dehors.

La chambre dans laquelle je me trouvais était très sombre, ne recevant de lumière que par une petite lucarne placée près du toit, et mes yeux mirent longtemps à s'habituer aux ténèbres.

Quand je pus mieux voir, la première chose que j'aperçus, ce fut un corps couché dans le milieu de la pièce. C'était le cadavre d'un homme qui avait été tué pendant le combat du matin et qui présentait un désagréable spectacle. Dépouillé de tous ses vêtements et mutilé, le sexe arraché, il gisait les bras en croix. La tête avait été brutalement écrasée et le sol était couvert de sang. Les soldats avaient coupé la tête pour en faire un trophée de guerre et ils s'étaient essuyé les doigts ensanglantés sur le mur blanchi à la chaux, laissant des empreintes rouges partout. Cependant je ne souffris pas longtemps du voisinage de ce cadavre, car une dizaine d'hommes entrèrent, lavèrent le corps, l'enveloppèrent dans un linceul et l'emportèrent pour l'enterrer; un peu plus tard, le sol fut lavé, mais on ne se soucia pas d'enlever les traces sanglantes des mains sur les murs.

Je ne demeurai là que quelques heures et ce ne fut pas sans anxiété. J'examinais la situation avec calme et, en dépit du danger dont je me rendais un compte exact, je savais que j'avais des chances d'échapper.

Le fait que je parlais la langue du pays aussi bien que ma langue maternelle était pour moi heureux, et j'avais parmi ces tribus des montagnes beaucoup d'amis, qui, je le croyais, et j'avais raison, me protégeraient autant qu'ils le pourraient; malheureusement peu d'entre eux étaient présents et ce fut avec joie que j'appris en écoutant les conversations des gardiens placés devant ma porte, qu'ils arriveraient le lendemain.

Jc me décidai toutefois à faire comme si je ne craignais rien et à parler de ma présence ici seulement comme de l'une des nombreuses aventures courues par moi au Maroc et ailleurs, dans le passé.

Au coucher du soleil, Raisouli et quelques-uns de ses gens m'apportèrent à manger et j'eus une longue conversation avec lui. Raisouli fut poli et ne cacha pas qu'il avait l'intention de se servir de moi, bien qu'il n'eût rien décidé de précis.

Il m'avertit cependant aimablement que si l'attaque de nos troupes se renouvelait, je serais immédiatement tué. Sa carrière, disait-il, était pratiquement finie, il ne désirait donc qu'une chose, faire le plus de mal possible au gouvernement marocain, et il prétendait qu'il n'y avait pas de meilleur moyen d'ennuyer le maghzen que de me tuer. Cependant il me promit que l'on ne m'attaquerait pas et qu'il ferait de son mieux pour me protéger.

Il me fut permis d'écrire à la légation britannique. Mais ce ne fut que plus tard que j'appris que cette lettre n'était jamais arrivée à destination. Toutefois, le matin suivant, j'étais en rapports directs avec le ministre anglais et, malgré ma captivité, aucun obstacle ne fut plus mis à ma correspondance avec la légation britannique.

Pendant la nuit un grand contingent des tribus Andjera arriva, parmi lequel se trouvaient plusieurs de mes amis influents sur lesquels je croyais pouvoir compter, et c'est un fait que je dus ma liberté et sans doute la vie à l'intervention de ces hommes.

Il n'est pas nécessaire de raconter en détails mon emploi du temps pendant les neuf jours que je passai à Zinat, il suffira de dire que je souffris d'une fatigue extrême.

Bien que je n'aie pas été traité brutalement, à part quelques soufflets à coups de savate, pendant neuf jours je ne pus me laver et je ne pus enlever mes vêtements, ce qui fit que j'étais couvert de vermine. Une fois, je demurai trente-six heures sans nourriture, car il n'y avait rien à manger, le village ayant été brûlé et pendant tout le temps ma vie fut menacée.

Mes amis faisaient ce qu'ils pouvaient pour moi, mais ils ne pouvaient pas grand'chose. Il y avait là quatre mille guerriers qui n'obéissaient à personne.

C'était un moment pénible, mais ma seule chance était de mettre ma confiance en eux, et pendant le temps ainsi gagné, les négociations pour ma mise en liberté avançaient.

Aucun mot d'éloge n'est suffisant pour qualifier le grand tact déployé par M. Arthur Nicholson, le ministre britannique, dans la conduite de ces négociations.

Dès le début, il se rendit compte de la difficulté de l'entreprise et en conséquence il montra dans toutes ses relations avec les gens des tribus la plus grande prudence et la plus grande habileté. C'est lui qui conseilla au gouvernement marocain de ne pas entamer de pourparlers avec les montagnards pour conduire lui-même les négociations. Moulay Ahmed, le jeune chérif d'Ouezzan, servait d'intermédiaire entre le gouvernement britannique et les tribus. Les négociations étaient doublement difficiles du fait que les montagnards n'avaient aucun chef reconnu et que beaucoup des tribus étaient intéressées au débat.

Et les négociations furent conduites de telle manière que pendant tout le temps les indigènes ignorants et fanatiques firent confiance à la parole du ministre, et même quand les délais demandés furent dépassés, comme cela arrive souvent au Maroc, il n'y eut jamais d'incident sérieux.

La première demande faite pour ma libération fut le rappel de tous les Anglais de la cour du sultan. Naturellement je déclarai cette prétention absurde, et persuadai les tribus que ce serait pure folie que d'aborder ce point. D'autres demandes également impossibles suivirent, elles furent repoussées de la même façon, et quand la légation anglaise fut en relations avec les tribus, celles-ci bornèrent leurs exigences à la libération des prisonniers détenus dans les prisons de Tanger et de Larache.

À aucun moment, on ne demanda une rançon en argent, et en cela ma capture différa totalement de celle de M. Perdicaris et du caïd Mac Lean qui survinrent plus tard. Je dois cette exception en ma faveur à un admirable trait de caractère de ces sauvages montagnards. Ma maison de campagne à Tanger était située à deux milles des portes de la ville, non loin de la côte, sur la grande route qui mène de la tribu des Andjera à Tanger. Juste derrière ma propriété, du côté de la ville, il y a une rivière côtière, dont les ponts sont toujours hors d'usage, mais qui est guéable à marée basse. Souvent des indigènes trouvaient la marée trop haute pour traverser et ils étaient obligés d'attendre de longues heures que le flot baisse, en hiver, dans la nuit, ou sous la pluie. Beaucoup de femmes et de jeunes filles apportant du charbon au marché se trouvaient dans ce cas. Je m'étais toujours fait un devoir de donner un

abri à ceux qui le demandaient, et j'avais bâti dans ce but une ou deux pièces. En hiver, il était rare que l'une d'elles ne fût pas occupée par des passants surpris par la nuit.

Quand il faisait froid et humide, ils avaient un peu de feu et le plus souvent un petit repas. Peu de temps après ma capture, une proposition fut faite de Tanger de verser une grosse somme d'argent pour ma mise en liberté immédiate. Elle fut discutée par les tribus et refusée. Ils décidèrent qu'avec celui qui avait si souvent donné l'hospitalité à leurs femmes et à leurs enfants et parfois à eux-mêmes il ne pouvait être question d'argent, et la proposition n'eut pas de suite.

Il y eut un incident qui faillit amener la rupture des négociations et retarda ma libération. Il avait été entendu que douze prisonniers indigènes retenus dans diverses prisons du maghzen seraient échangé avec moi; mais à la suite d'une grande réunion à laquelle assistaient des montagnards d'autres tribus, une demande pour la libération de cinquante prisonniers fut présentée. La légation britannique avisée de cela fit des objections à cette grande augmentation. M. Arthur Nicholson m'écrivit à ce sujet. Toutefois, avant de me faire connaître le contenu de cette lettre, j'obtins les noms de tous les cinquante indigènes dont la libération était demandée et je l'envoyais à Tanger, prétendant qu'elle allait être soumise aux autorités, afin qu'en cas d'acceptation des ordres fussent donnés pour leur mise en liberté. Une fois que cette lettre fut partie, je fis connaître aux délégués des tribus qu'il était impossible de faire relâcher plus de douze hommes comme cela avait été convenu. D'abord ils essayèrent la persuasion, puis la menace. Mais je me sentais en bonne position. « Vous pensez, dis-je, à me tuer. Il est possible que vous le fassiez, mais vous m'avez aimablement donné la liste de vos parents qui sont dans les prisons marocaines, cinquante-six en tout, je crois. La liste est maintenant à Tanger. Vous aurez le plaisir de me tuer, mais rappelez-vous que, pendant cinquante-six jours; soit un de vos fils, soit un neveu, sera exécuté, un chaque matin, et de plus leurs corps seront brûlés et leurs cendres jetées au vent. Vous verrez d'ici la fumée. »

Or, les Marocains croient à une résurrection corporelle et l'incinération du corps entraîne l'impossibilité de la résurrection de l'âme. C'était un bluff très grand, et j'avais le plus grand plaisir à le faire. J'étais alors assis au centre d'un grand cercle de gens des tribus qui m'injuriant et me menaçaient, mais en vain.

Les tribus revinrent à leur première demande. Dans toutes mes discussions avec les Marocains j'avais découvert qu'un Européen intelligent connaissant bien leur langue avait un avantage indiscutable sur eux.

Il a même deux avantages: la souplesse de la pensée et l'éducation. Le Marocain est généralement, à cause de son milieu et de son isolement, un penseur lent et dans toutes les nombreuses difficultés que je rencontrai, j'eus toujours confiance en ma supériorité intellectuelle sur les indigènes moyens. J'avais été capable de tourner en ridicule les menaces, ou de susciter le rire, ou de persuader par la simple supériorité de la puissance de pensée ou par la façon d'exprimer cette pensée. Le Marocain est très sensible au sarcasme et au ridicule, et il m'est arrivé souvent de détourner l'incident le plus orageux par une plaisante diversion. Je n'ai jamais, par contre, porté d'armes, qui sont une cause de danger plus souvent qu'un secours.

La seule fois que je quittai ma prison à Zinat, ce fut quelques jours après mon arrivée et pendant quelques minutes. Je fus entraîné dans un petit ravin en bas du village où l'on voulait me montrer le cadavre d'un cavalier marocain qui avait été tué pendant l'engagement. Pour venger la mort et la décapitation des quatre hommes tués à Zinat, les indigènes avaient mutilé le corps du soldat : c'était une vue épouvantable. La chaleur de l'été avait déjà gonflé le corps décoloré. Une pomme avait été placée dans la bouche de l'homme, et ses yeux avaient été arrachés. Le corps avait été outrageusement mutilé, les extrémités des doigts avaient été

coupées, et emportées, me dit-on, par les femmes qui les utilisent comme talismans, les mains étaient piquées sur le sol par des clous traversant les paumes et au sommet desquels on avait attaché de petits drapeaux. Une guirlande de fleurs entourait les mains du malheureux et les chiens du village commençaient à emporter des morceaux de chair de sa jambe.

Je fus aimablement averti que je serais dans cet état dans quelques jours.

Durant les neuf jours que je passai à Zinat, je fus sans aucun doute toujours en danger et en tout cas mal à mon aise. Mais j'avais profité de toutes les occasions pour mettre de mon côté les tribus amies de l'Andjera et, pendant la nuit du neuvième jour, mes alliés se montrèrent hardiment. Au nombre d'un millier, ils entourèrent le village et la maison de Raisouli, demandant que je leur sois livré, menaçant, si je n'étais pas amené de suite, d'arrêter ou de tuer Raisouli; c'était un petit coup d'État, et il avait réussi. Au milieu de la nuit, je fus tiré de la petite chambre que je partageais avec une douzaine de gardes, placé sur le dos d'une mule et porté dans la montagne de l'Andjera par mes amis de cette tribu. Pendant seize heures, nous avançâmes à travers un défilé montagneux et une épaisse brousse; nous arrivâmes après le coucher du soleil au village du cheik Douas, un des plus influents notables des Andjera. Ce fut un voyage que je n'oublierai jamais. L'obscurité d'une nuit sans lune, les rudes sentiers de montagne, les centaines d'hommes armés qui m'entouraient et le grand soulagement que j'éprouvais (tout en sachant que ma captivité se prolongerait) à me trouver au milieu d'hommes qui, en aucun cas, ne me tueraient.

J'étais fatigué et affaibli. Neuf jours d'une constante tension, par la grande chaleur, n'ayant pour nourriture qu'une miche de mauvais pain sec et de l'eau, avec la nécessité de paraître tout le temps calme et joyeux, tout cela m'avait déprimé.

Mais de l'amicale tribu des Andjera je ne reçus que des gentilleses, toutes leurs paroles, tous leurs actes étaient empreints de gaieté et de réflexion. Et, bien que l'existence parmi eux fût rude en son genre, je leur dois une gratitude qu'il me sera difficile de payer.

Je demurai douze jours au village du cheik Douas. Pendant ce temps, je n'eus à souffrir d'aucune injure ni mauvais traitement ni de lui, ni de sa tribu. Une petite chambre de sa maison était mise à ma disposition et on prit une peine infinie pour la rendre propre et habitable. La meilleure des nourritures qu'on pût me procurer m'était apportée, du lait, du fromage de crème et un potage épais de lait aigre et de millet.

Les gens de la bande - car Douas n'était rien de plus qu'un grand voleur de troupeaux - m'aidèrent à passer mon temps assez agréablement, et avec eux j'explorai la montagne voisine. Je m'asseyais à l'ombre des arbres fruitiers dans leurs petits jardins, écoutant la musique du pays ou regardant les mouvements sans grâce de leurs danseuses. Je me fis là des amis dont j'ai toujours apprécié l'amitié. J'étais traité comme si j'avais été un des leurs, je portais les mêmes habits, je me rasais la tête, je me conformais à leurs coutumes. Je respirais et mon anxiété avait disparu, car je me savais hors de danger.

Pendant ce temps le ministre d'Angleterre, très bien aidé par le chérif d'Ouezzan, continuait les négociations. Bien que je fusse au milieu d'amis, ces pourparlers étaient longs et difficiles - car les indigènes avaient donné leur parole aux autres tribus de ne pas me relâcher tant que leurs prisonniers n'auraient pas été rendus. Or ces tribus changeaient chaque jour les conditions et cela amenait du retard. Mais surtout je me trouvais maintenant à environ vingt-sept milles (une journée de Tanger) et cela gênait les échanges de correspondance. Plusieurs fois je fus sur le point d'être mis en liberté.

À part cela, le temps passait agréablement, le paysage était charmant et, bien qu'on fût au

milieu de l'été, il faisait frais à cette altitude. De petits ruisseaux coulaient dans toutes les directions et je pus me baigner et me laver. J'étais libre d'aller et de venir, et bien que je fusse toujours accompagné de mes gardiens, j'oubliais ma captivité tant ils étaient bienveillants, et nous devînmes les meilleurs amis du monde.

Cependant le chérif d'Ouezzan ne ménageait pas sa peine. Aucun soleil n'était trop chaud pour l'empêcher de se mettre en route, aucun voyage trop fatigant à entreprendre.

Il assistait aux réunions des tribus et faisait connaître aux notables les conditions du ministre anglais au sujet des prisonniers indigènes, et les ordres donnés par le sultan pour leur libération.

L'empressement du sultan à donner satisfaction à la requête de M. Arthur Nicholson mérite toutes les louanges car il faut se souvenir que les rebelles avaient agi de cette façon pour humilier le sultan et le maghzen. Ce qui rendait ma situation particulièrement grave pendant la première partie de ma captivité, c'est que les tribus étaient en relations avec le prétendant au trône marocain, l'agitateur du Rif, et il fut maintes et maintes fois question de m'envoyer à lui comme un otage précieux. Sans mes amis d'Andjera et leur amitié solide, je ne doute pas que la proposition eût été suivie d'effet.

Le samedi 4 juillet, une grande réunion de gens des tribus était tenue dans le village du cheik Douas et pendant la discussion qui suivit, le chérif d'Ouezzan arriva de Tanger ayant parcouru vingt-sept milles dans cette journée en dépit du soleil de juillet. Sa présence opportune régla mon sort, et les négociations se terminèrent, mais non sans une opposition sérieuse. Le jour suivant, un grand contingent d'indigènes, le cheik et moi partîmes pour Tanger et nous passâmes la nuit à quelque douze milles de la ville. Et même là une nouvelle tentative fut faite pour empêcher ma libération, mais heureusement elle échoua. Le matin suivant, nous nous dirigeâmes vers ma maison qui est isolée et située à deux milles de la ville. Dans un fort ruiné, à un quart de mille de ma villa, une halte fut faite, et des messagers furent envoyés au ministre pour qu'il relâchât les prisonniers qui, depuis une semaine, étaient logés dans les bâtiments du consulat britannique, ayant été amenés de Larache par bateau spécial. Une heure après, nous les vîmes arriver et quelques instants plus tard, ils étaient accueillis par leurs amis.

Lord Granley, M. Wildbore Mith, M. KitY Green et M. Carleton accompagnaient les prisonniers sur la demande de la légation, mais aucun échange officiel ne fut signé. Au moment où les prisonniers arrivaient, je fus laissé libre de partir, mais les adieux que j'avais à faire à mes amis montagnards me prirent quelque temps.

Nous nous quittions dans les meilleurs termes et, si rude et sauvage que fût le regard de ces deux cents guerriers, je ne pouvais que sentir pour eux une grande gratitude de m'avoir sauvé du danger de ma première prison.

Pendant plus d'une année après cette aventure Raisouli demeura suffisamment tranquille, mais au printemps suivant, il tenta un « coup » des plus audacieux, il entourra la villa de M. Perdicaris pendant la nuit et l'emmena, lui et son beau-fils.

Le gouvernement américain envoya une flotte à Tanger et le monde entier s'intéressa aux négociations entreprises. M. Perdicaris et M. Varley furent remis en liberté, mais à quel prix !

Raisouli avait demandé et obtenu du sultan les conditions suivantes :

Il serait nommé gouverneur de toute la province entourant Tanger. Le pacha actuel, son ami d'autrefois qui l'avait trahi, serait révoqué.

Il recevrait une rançon de 70 000 livres sterling.

Il obtenait l'emprisonnement de tous ses ennemis et la libération de tous ses amis et quelques

autres concessions de moindre importance.

Le sultan dut céder.

Raisouli se vit tout-puissant, il apparut comme un héros aux yeux des Marocains et il devint une menace pour l'Europe.

Ses premiers actes de gouverneur furent bons.

Il apaisa l'effervescence causée par Bou Hamara dans la région et il ouvrit les routes au commerce, et depuis le jour qu'il fut nommé gouverneur, aucun convoi ne fut pillé sur le territoire qu'il commandait. On connut, grâce à lui, une période de plus grande sécurité que celle qui régnait un ou deux ans auparavant, mais une sécurité due à Raisouli n'était pas de bon aloi.

À mesure que son influence augmentait, il devenait tyrannique; il pressurait le peuple et extorquait l'argent même des plus pauvres.

Le maghzen avait peur de lui, et le lui laissait voir; il en résultait qu'il n'obéissait à aucun ordre et ne tenait pas compte des traités même avec l'Europe. Il menaçait et rançonnait même les autorités maghzeniennes qui avouaient leur incapacité à traiter avec lui, et Raisouli devint à cette époque le protecteur et le fléau de Tanger et des environs.

Il exerçait son autorité jusqu'aux portes de la ville, et ses gens armés pénétrèrent même dans la cité pour extraire de la prison des condamnés qui n'étaient pas sous sa juridiction. Ses représentants rendaient la justice sur le marché et exécutaient des gens à quelques mètres des légations de France et d'Allemagne.

En 1906, Raisouli avait atteint le maximum de sa puissance. A Zinat, il suffisait de dire à un homme qu'il était prisonnier et il n'aurait jamais essayé d'échapper. Il n'y avait pas nécessité de l'enfermer, car il savait que le bras du maître était assez long pour l'atteindre là où il fuirait et l'on put voir là cet étrange spectacle d'une douzaine de prisonniers en liberté.

Raisouli avait toutes les qualités d'un pacha énergique, malheureusement il les exagérait. Pour lui, les traités n'existaient pas. Ses abus de pouvoir de cette époque sont bien connus. La flagellation d'indigènes protégés, la destruction de lignes électriques, le rançonnement d'Européens, la saisie illégale de propriétés, nous pourrions établir une longue liste des actes d'une insupportable tyrannie qu'il commit.

À la longue pourtant, les représentants de l'Europe furent à bout de patience, ils adressèrent une note collective au ministre marocain des Affaires étrangères, demandant que l'on mît fin à cette situation impossible dans le district de Tanger.

C'était presque un ultimatum, car le port était plein de bateaux français et espagnols venus pour protéger les intérêts européens jusqu'à l'installation de la nouvelle police.

Le sultan et ses vizirs ne pouvaient méconnaître la portée de cette note. Le ministre de la Guerre reçut l'ordre de se rendre à Tanger avec toutes les forces disponibles. Dans les premiers jours de janvier 1907, les troupes amenées de Fez étaient campées non loin de la forteresse de Raisouli, attendant des ordres pour attaquer. On m'apporta la nouvelle que cette attaque aurait lieu deux jours après, le samedi 6 janvier. Il faisait encore sombre quand ce matin-là je quittai Tanger avec trois fidèles marocains pour voir ce qui allait se passer.

J'avais revêtu les vêtements flottants des troupes du cavalerie marocaine, car je savais que des ordres avaient été donnés pour empêcher les Européens d'approcher du lieu de l'action, et parce que je désirais me déplacer sur le lieu du combat sans attirer l'attention.

Avant d'arriver dans la campagne, nous dûmes traverser au moins six grand' gardes de vingt-

cinq hommes chacune, car les autorités maghzéniennes avaient pris de sérieuses précautions pour protéger la ville, mais même le bruit des fers de nos chevaux sur la route pavée n'arrivait pas à réveiller un seul des hommes dormant sous leurs tentes d'un profond sommeil.

A l'aube nous avons fait pas mal de chemin, aussi avons-nous du temps de reste et nous allions lentement, sachant que nous avons une longue journée devant nous, Il n'était pas encore sept heures quand nous vîmes du sommet d'une petite hauteur le camp chérifien sous nos pieds, dans la plaine.

À un mille à notre gauche se trouvait la fameuse colline de Zinat avec ses crêtes rocheuses et ses ravins, et ses pentes ravinées et raides s'étendant jusqu'à la plaine couverte par place de bouquets d'oliviers.

Plantée au milieu de ce décor, on voyait la forteresse de Raisouli, construction étrange, moitié bastion, moitié maison avec des fenêtres percées çà et là irrégulièrement et des tours crénelées s'élevant au-dessus des toits, en un mot, une construction solide sur une forte position.

Au loin, derrière Zinat et devant nous, les chaînes massives des hautes montagnes des Beni Mançour s'étagaient jusqu'aux sommets couverts de neige de Beni Hassan qui fermaient l'horizon à l'est et qui dominaient tout.

A ce moment rien ne faisait penser à un combat imminent. Les troupeaux paissaient près d'un hameau dans la plaine, une petite fumée blanche se traînait paresseusement dans l'air lumineux, petite fumée qui montait des toits de chaume ou des tentes sous lesquelles les paysans faisaient cuire leur repas du matin.

Dans le camp chérifien, il y avait quelque mouvement et près de la forteresse de Raisouli on voyait des gens errer çà et là, mais la fumée des cheminées prouvait que là aussi on songeait au déjeuner. Vers neuf heures la scène changea. Une note claire de trompette retentit dans le camp; on dut l'entendre de Zinat, car aussitôt une longue colonne de fumée blanche jaillit du sommet du rocher dominant la forteresse, puis de montagne en montagne, d'autres colonnes jaillirent et se répondirent.

Les montagnards annonçaient ainsi qu'une grande bataille était proche. En bas, dans le camp, l'infanterie formait ses rangs, les cavaliers montaient à cheval et quelques minutes après les troupes chérifiennes s'avancèrent dans la plaine, tambours battant, clairons sonnant, les chevaux hennissant au milieu des bannières flottantes.

Un cri rauque s'éleva de toutes les gorges: « *Ah ! Çalih en Nebi Rasoul Allah* (³)! » Invocation au prophète répétée par mille bouches et renvoyée comme un écho lointain et affaibli par les défenseurs de Zinat. Quand les troupes furent toutes dans la plaine, elles se mirent en formation d'attaque; à droite l'artillerie, deux canons de campagne et une section de Maxim portée par des mules. Près d'elle, au milieu d'une forêt de drapeaux, se tenait le commandant en chef et son état-major, qui formaient un groupe d'une centaine de personnes bien montées et habillées de couleurs claires avec des selles brillantes recouvertes de housses de soie de toutes teintes, ce qui ajoutait à une scène déjà pittoresque beaucoup d'allure et de couleur.

Au centre, il y avait environ huit cents hommes d'infanterie bien encadrés par des contingents de cavaliers des tribus, tandis qu'à la gauche un corps un peu plus petit formait flanc garde.

On voyait déjà le groupe des montagnards fidèles dans leurs courtes djellabas noires, escaladant quelques collines au loin sur l'extrême droite; alors, lentement l'armée entière s'ébranla. L'impression était angoissante. Le spectacle était impressionnant. De la colline rocheuse dont j'avais fait mon observatoire, je voyais toute la scène se dérouler à mes pieds. À

³ Abréviation de la formule: Que la bénédiction de Dieu soit sur le prophète Mohammed.

ma gauche la forteresse et les rochers, à droite l'armée avançant lentement, et la flanc-garde de gauche passa à moins de cent yards de l'endroit où je me trouvais. À Zinat on ne voyait aucun signe de vie, bien qu'avec mes jumelles je pusse voir les canons des fusils briller çà et là parmi les rochers et les précipices.

Les troupes étaient maintenant à environ mille deux yards du but et elles avançaient encore, quoique lentement, en terrain découvert et en formations serrées qui offraient, même à des Marocains réputés mauvais tireurs, une cible excellente.

L'air ensoleillé était si pur que le moindre bruit s'entendait au loin : ici un ordre, ici un appel de clairon. Mais soudain, Zinat ouvrit le feu: le bruit rapide et sec des Mauser était d'autant plus impressionnant, qu'on ne pouvait voir d'où le coup partait, car tous les tireurs faisaient usage de la poudre sans fumée. Quelques askris furent blessés ou tués, et l'avance s'arrêta. Toute l'armée riposta par une décharge hors de portée et inoffensive contre des gens abrités derrière des murs ou des rochers, avec des fusils arrivés au Maroc après avoir été depuis longtemps réformés en Europe comme hors d'usage, et avec de la poudre qui répandait de la fumée et une mauvaise odeur.

Après tout, ce qu'ils tiraient n'avait guère d'importance, car beaucoup d'entre eux n'avaient jamais tenu un fusil auparavant, et il n'y avait rien à viser.

Cependant la cavalerie galopait çà et là dans toutes les directions, sauf dans celle de l'ennemi, agitant ses drapeaux et déchargeant ses fusils, apparemment sur les pluvières dorés qui voltigeaient à travers les nuages de fumée, troublés par cette fusillade inattendue.

Guerre inutile et vaine, faite par des gens sans courage et sans instruction, que seul leur uniforme faisait soldats.

Un nuage d'une légère fumée jaune s'éleva en tourbillonnant du milieu des roches au-dessus des maisons. C'était le premier obus tiré par l'artillerie, suivi par un autre, par beaucoup d'autres qui, bien que dirigés sur la forteresse, tombaient dans tous les coins les plus éloignés et parfois plus près des troupes chérifiennes que de l'ennemi.

Pendant tout le combat de ce samedi, bien que la portée ne dépassât pas mille mètres, la maison de Raisouli fut atteinte seulement deux fois, et même l'explosion de ces deux obus ne fit pas partir les défenseurs de la terrasse ni des fenêtres, bien qu'ils aient dû causer pourtant quelques dégâts.

Cependant les troupes de gauche, à l'abri des rochers, avaient pénétré à la faveur d'un angle mort dans un village qu'ils brûlaient et ils retournaient maintenant vers le camp chargés de butin, bien persuadés que leur tâche pour ce jour là était terminée.

Rien ne fut essayé pour les persuader de reprendre le combat et je les vis disparaître, trébuchant sous des piles de matelas, des coffres de bois peints (cadeau de noces de toutes les fiancées marocaines), et emportant mille autres objets ménagers. Au fond du tableau on voyait un village en feu dont les flammes s'élevaient blafardes et tordues dans l'air calme et disparaissaient dans de lourds nuages d'épaisse fumée blanche.

Depuis une heure ou deux, le combat s'était ralenti; enfin une autre tentative fut faite pour reprendre l'avance. Toute la ligne fut poussée à l'avant. Mais à sept ou huit cents yards de Zinat, l'élan fut brisé et tous revinrent, rapidement, on peut même dire plus que rapidement. C'est à ce moment que survinrent deux pittoresques incidents. De la maison de Raisouli surgit une femme qui, traversant tout le terrain battu par un feu violent, monta sur un rocher et commença à insulter les soldats. Elle jeta son haïk, elle ouvrit ses cheveux, agitant ses bras vers le ciel, mais la fusillade couvrit ses paroles.

Alors lentement et majestueusement, elle se drapa dans son voile et s'en retourna; quelques secondes après huit hommes, encouragés par la bravoure de la femme, traversèrent le glacis en criant et en se moquant des troupes en retraite tout en tirant leur Mauser.

C'est à ce moment que le commandant en chef fut blessé au cou ⁽⁴⁾. Une mule fut avancée et soutenu par ses gens, il fut rapidement reconduit au camp: mais pendant ce temps l'armée avait épuisé tous ses obus ou presque, et toutes ses cartouches; même un corps de réserve, caché dans le lit d'une rivière, à un mille en arrière, avait tiré depuis le matin à cette portée impossible, au grand danger des camarades engagés en avant.

L'armée se retirait maintenant en désordre suivie par les huit hommes de Raisouli qui envoyaient de temps en temps une salve d'adieu.

La bataille de Zinat était finie.

Le grand effort du maghzen avait échoué, et la forteresse et le village, à part quelques trous faits dans les murs, demeuraient apparemment aussi calmes et aussi paisibles que le matin précédent.

La grande armée chérifienne avait montré qu'elle n'était, comme tout le reste du Maroc, qu'un grand bluff.

L'après-midi était très avancée et le champ de bataille était désert. Je me glissai dans un ravin jusqu'à quatre cents mètres de la forteresse et, regardant à travers les rochers, je l'examinai longuement avec mes jumelles. Sur la pelouse verte devant, la maison, je vis un homme qui regardait lui aussi avec sa lorgnette. Près de lui, il avait quelques gens de sa suite. C'était Raisouli, silencieux et calme, qui regardait l'armée en retraite.

Le dimanche matin, j'étais de nouveau dans les collines de Zinat. Jamais le soleil ne se leva sur une scène plus paisible et d'une plus sereine beauté. Les montagnes, dont plusieurs étaient couvertes de neige, devenaient roses ou dorées les unes après les autres, à mesure que les rayons du soleil touchaient leur sommet.

A Zinat, tout était calme. Une petite fumée bleue, la fumée du bois, s'élevait des cheminées de la maison da Raisouli devant laquelle une douzaine de montagnard se chauffaient à un petit feu de bivouac

Il était neuf heures quand les troupes quittèrent le camp dans la même formation que la veille et s'avancèrent à travers la plaine. Mais leur nombre s'était augmenté car des renforts avaient été envoyés en hâte de Tanger pendant la nuit et des contingents frais de montagnards étaient venus.

Ce qui était plus important encore, c'était l'arrivée d'un homme, un officier d'artillerie algérien, attaché la mission au service du sultan, qui, par ses tirs d'artillerie, avait sauvé la situation, dans maints combats entre Taza et Oudjda. Le maghzen avait eu l'intention de l'envoyer le samedi, mais comme il était Français, les ministres changèrent d'avis, car à leurs yeux toute relation avec une personne qui touchait de près ou de loin aux Français devait être évitée.

Leur folie leur fit perdre une journée.

Si Abderrahman Ben Sedira avait été derrière le canons le samedi, la maison de Raisouli, peut-être Raisouli lui-même et beaucoup de ses gens auraient été anéantis. La preuve en est qu'il obtint le dimanche, avec deux obus, plus de résultat que l'on n'en avait obtenu la veille avec cent trente.

⁴ Bouchta Ben el Baghdadi, actuel pacha de Fès.

Une avance générale fut commencée vers deux heures, et les deux obus ci-dessus mentionnés furent tirés. De la forteresse, personne ne riposta. Déjà les troupes étaient plus proches qu'elles ne l'avaient été le jour précédent.

Un peu d'hésitation se produisit, car pour les soldats, il n'y avait pas de doute, l'ennemi les laissait approcher pour pouvoir tirer mieux et de plus près.

La gauche était bien commandée, conduite par l'ex khalifat de Raisouli, maintenant plus royaliste que le roi, et qui était suivi de près par les contingents des tribus fidèles. Trois cents yards seulement les séparaient du village. Avec un cri sauvage et après une volée de balles, la cavalerie chargea.

Sur la pente gazonnée ils passèrent comme une brillante tache de couleur et ils ne rendirent la main qu'à la porte de la forteresse. La maison et le village étaient vides ! Alors commença une scène de saturnales. Askris, cavaliers et contingents des tribus se ruèrent sur le château et le pillage le plus sauvage commença. D'autres bandes s'attaquèrent au village et vidèrent les maisons voisines.

En quelques instants, le feu jaillit de tous les toits de chaume. Les flammes s'étendirent et, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, tout le village devint un brasier. En moins d'une demi-heure il ne restait rien des maisons que dominait la forteresse de Raisouli jusqu'à ce moment à peine endommagée.

La fumée sortait par les fenêtres, le toit déjà crevé par les obus s'écroula avec un grand bruit; un mur s'abattit dans un nuage de fumée, et peu à peu la solide forteresse devint une lamentable ruine inutilisable.

Pas un coup de fusil ne fut tiré de la montagne, car il n'y avait personne pour tirer.

Silencieusement, dans la nuit, Raisouli, ses gens et les habitants du village voisin avec tous les êtres vivants, femmes, enfants, troupeaux s'étaient glissés vers la montagne; pas une garde n'avait été placée pour surveiller, pas un geste n'avait été fait pour empêcher leur fuite. En bas des roches sur lesquelles j'étais assis, les soldats s'en retournaient chargés de butin: tapis, matelas, cuivres, vases et fleurs artificielles, théières et tasses, sacs de farine et de pain, nattes enroulées, tout ce qui meuble et emplît une maison marocaine. Un soldat qui avait l'air d'un joyeux drille sifflait un air au canari qu'il avait emporté de préférence à d'autres biens plus précieux. Tandis que je descendais de la colline pour aller vers Tanger, j'arrêtai un instant mon cheval et regardai en arrière. L'armée s'éloignait de Zinat. Les maisons n'étaient plus que des tas de cendres fumants. Au loin on apercevait la haute montagne des Béni Mançour, d'où Raisouli et les habitants du village incendié pouvaient voir la ruine de leurs foyers.

II

Raisouli était maintenant complètement hors la loi. Il vivait dans ces montagnes où jamais les troupes du sultan n'auraient tenté de le chercher.

De là il lançait ses raids à droite et à gauche, causant des alarmes et des paniques, même aux Européens de Tanger. Tout le Maroc était en effervescence.

Les tribus étaient devenues à tous égards indépendantes et beaucoup n'acceptaient plus les tentatives de leurs caïds pour commander ou prélever des taxes; certains étaient plus vulnérables et, en raison de leur habitat facilement accessible, furent persécutés et spoliés et

payèrent pour les autres.

La rapacité des vizirs était plus grande que jamais et les extravagances semblaient avoir augmenté avec l'arrivée de l'argent produit par un emprunt à l'étranger. Bou Hamara, le prétendant du Rif, et Raisouli dans sa montagne étaient deux épines plantées dans le talon du maghzen. Contre Bou Hamara qui prétendait être le frère aîné du sultan, il n'y avait rien à faire, il demeurait dans la province inaccessible du Rif où il gouvernait comme un tyran au petit pied et même les autorités espagnoles, qui attendaient depuis longtemps son expulsion, devaient pour assurer la sécurité dans leur zone entrer en rapports avec lui. Que Bou Hamara et Raisouli aient été en communication, cela est certain, mais il n'y avait pas de confiance réciproque entre eux et, en dehors d'un échange de lettres, aucun traité important ne semble avoir été signé. Que leurs relations fussent cordiales, cela est certain d'après le document en ma possession qui nommait Raisouli gouverneur de certaines tribus Djebala, document scellé du grand sceau de Bou Hamara où il se dit Mohammed ben Hassen, c'est-à-dire le fils du sultan Moulay Hassan.

Raisouli n'avait aucune prétention au sultanat (⁵), bien qu'aux yeux de l'Europe il jouât un rôle important; son autorité s'exerçait en effet sur la province de Tanger, ville qui était la capitale diplomatique du Maroc.

En 1906. la futile conférence d'Algeciras, futile on peut le dire en ce sens qu'elle n'eut aucun effet heureux pour le Maroc. s'était réunie, avait discuté, signé, puis s'était séparée. En Europe cela avait éclairé la situation et c'était pour l'Allemagne un échec. Mais pour le Maroc ce n'était pas un gain. Cela ne faisait que marquer un pas de plus dans la voie de la ruine. Jamais un tel rassemblement de diplomates aux titres ronflants ne s'étaient donné un air si important pour discuter de si petites questions. Trois ou quatre hommes jouaient un grand jeu et le jouaient bien. Le reste était de la comédie. Ils pensaient ou paraissaient penser que leurs efforts serviraient au pays dont ils connaissaient d'ailleurs si peu en dehors de l'étendue qu'ils apercevaient des collines dominant Algeciras.

Jamais la situation du Maroc ne fut plus critique que dans l'année qui suivit la signature de l'acte d'Algeciras.

Et Moulay Abd-el-Aziz, malgré son goût pour l'amusement, sentait que les choses devenaient sérieuses. Il décida d'entamer des négociations avec Raisouli. Dans ce but le caïd Mac Lean eut une rencontre avec le chef des brigands en avril 1907. Raisouli écouta les propositions du caïd, mais refusa de l'accompagner à Fez où se trouvait le sultan. Cependant un pas avait été fait dans la voie de l'accord. Un mois plus tard, muni de l'autorisation du sultan, le caïd Mac Lean retourna à El Ksar, ville placée sur la route de Tanger à Fez à environ soixante milles de la première. Mais entre temps on avait eu vent que Raisouli allait essayer de capturer cet important ambassadeur. Tous les efforts furent tentés par le sultan qui avait reçu lui-même cet avertissement, et par la légation britannique qui avait prescrit à l'agent consulaire d'El Ksar de continuer ses pourparlers, pour empêcher ce guet-apens.

Mais une entrevue avec Raisouli fut secrètement arrangée à la limite de la tribu des Ahl Shérif, à quelques milles d'El Ksar. Et là les deux personnages se rencontrèrent. Raisouli prit connaissance des propositions du sultan, déclara les accepter et proposa de retourner à Fez. Mais il voulait, disait-il, partir sans retard et si Mac Lean voulait l'accompagner jusqu'au village où se trouvait son camp, ils partiraient le jour suivant. Le caïd Mac Lean accepta et pénétra dans la montagne avec son hôte. Seulement il ne partit pas le lendemain, car il se trouva prisonnier et resta six mois en captivité, souffrant beaucoup de mauvais traitements.

⁵ Il se fit cependant proclamer sultan pendant les années de guerre 1914-1918.

De toutes les négociations pour obtenir la libération des prisonniers de Raisouli, ce fut de beaucoup la plus difficile. La rançon demandée par Raisouli était déraisonnable, et une vingtaine de personnes semblaient négocier pour leur propre compte tandis que le caïd faisait lui-même tout son possible et c'était fort naturel, pour obtenir sa liberté. Le résultat fut la confusion et la mésentente, et la distance de Tanger à laquelle Raisouli tenait son captif augmentait la difficulté.

Si toute l'affaire avait été laissée aux mains de sir Lowther qui, à cette époque, représentait l'Angleterre au Maroc, il est certain que la libération du caïd Mac Lean aurait été plus rapidement obtenue.

Mais chaque fois que les négociations étaient sur le point d'aboutir, de nouvelles propositions émanant de personnes non autorisées étaient présentées et empêchaient le plan officiel d'aboutir. A la fin Raisouli obtint vingt mille livres sterling et il fut fait protégé anglais. En outre, d'autres avantages lui étaient accordés.

Le caïd Mac Lean fut relâché. Le seul côté plaisant de ces brigandages était l'absolue confiance que Raisouli avait toujours eue dans la parole du gouvernement britannique, et en fait dans tous les sujets anglais. Quelques années après, quand l'ex-sultan Moulay Abd-el-Aziz qui venait juste d'abdiquer était en visite à ma villa à Tanger, je lui montrai deux documents arabes. L'un était le dahir que Raisouli avait extorqué au sultan au moment de la libération de Perdicaris et qui le nommait pacha, et l'autre était la nomination de Raisouli comme gouverneur des mêmes tribus par Bou Hamara.

Moulay Abd-el-Aziz me demanda comment je possédais ces deux papiers. Je lui dis que j'avais trouvé le dahir du prétendant pendant ma captivité à Zinat, je l'avais porté cousu dans mes habits avec d'autres lettres intéressantes pendant toute ma captivité; quant au firman du sultan, je l'avais obtenu au moment du pittoresque pillage de la maison de Raisouli par les troupes chérifiennes auquel j'avais assisté. L'ex-sultan sourit et me dit cyniquement :

- Il semble que rien d'intéressant au Maroc n'ait échappé à votre esprit et à vos mains. Ce qu'on ne vous a pas donné, vous l'avez pris.

- La chose la plus précieuse de toutes me fut donnée, répliquai-je.

- Et c'était ?

- L'amitié de Votre Majesté.

Ce fut à cette époque que Raisouli, vivant comme un proscrit dans la montagne, fut sur le point de réussir sa plus importante capture. Ce fut un incident qui fut caché chez nous à l'époque, mais qui fut dévoilé par la presse française un peu plus tard. La vérité était que nous, qui avions joué un rôle et un rôle très important dans l'affaire, n'avions aucun désir de la voir publiée. Voici les faits. Les ruines de la forteresse de Zinat étaient distantes de Tanger de quatorze milles seulement et c'était un but d'excursion tentant, mais que personne ne faisait car le pays était notoirement peu sûr. Cependant comme avec le temps rien n'était arrivé dans le voisinage de Tanger, et que Raisouli et sa bande semblaient avoir installé leur résidence très loin du lieu de leurs premiers exploits, un pique-nique fut organisé à Zinat et j'y fus invité. Les autres excursionnistes étaient M. Gerard Lowther, ministre britannique au Maroc; M. et Mme de Beaumarchais. de la légation française, et M. Christofer Lowther, le fils du président de la Chambre des communes, soit en tout cinq personnes.

Nous partîmes par une chaude matinée d'été, ayant envoyé le déjeuner à l'avance. En approchant de Zinat nous fûmes interpellés par un cultivateur qui travaillait dans ses champs. J'allai voir ce qu'il voulait et j'appris que Raisouli et sa bande étaient de retour à Zinat, probablement pour y chercher un trésor enfoui qui avait échappé aux soldats grâce à l'incendie

des maisons; il nous conseillait de ne pas continuer. Nous discutâmes la nouvelle et, dans la gaieté d'une promenade décidée et comme le déjeuner était en avant, nous décidâmes de poursuivre notre route. À notre arrivée, le pays était on ne peut plus tranquille et nous fûmes bientôt en train de déjeuner à l'ombre des oliviers. Je confesse que le plaisir du foie gras était mêlé, quant à moi, d'une certaine appréhension nerveuse dont les autres paraissaient indemnes. Nous ne croyions pas ou plutôt nous ne voulions pas faire semblant de croire au retour de Raisouli. Le déjeuner touchait à sa fin quand l'éclair d'un canon de fusil jaillissant des épais fourrés frappa mes yeux, puis un autre et encore un autre dans les rochers, car la colline de Zinat est un amoncellement sauvage de blocs brisés et de broussailles.

Une minute après, nous étions entourés.

Les hommes furent parfaitement polis, et ils semblaient n'avoir aucune autre intention que de nous souhaiter le bonjour.

À leur tête était Ahmed el Aoufi, jeune homme de bonne mine, lieutenant de Raisouli et qui était un de mes amis personnels. Il m'avait témoigné beaucoup de bienveillance pendant ma captivité en 1905. Il nous serra chaudement la main et, son fusil entre les jambes, s'assit comme pour passer avec nous la journée. À quelques mètres plus loin une bande de quarante hommes formaient un cercle autour de nous. Je confesse que cette aventure m'amusait. Je hais les rencontres bruyantes et meurtrières, mais une situation délicate a une saveur unique et, ciel ! c'était une délicate situation. Le ministre anglais et le chargé d'affaires français, quel coup ! J'étais le seul assistant parlant l'arabe, et l'angoisse qu'ont dû supporter les autres pendant le temps que je parlais a dû être très grande, mais aucun d'eux ne fit un geste. J'ai souvent vu des modèles de réserve, de discrétion, mais jamais aussi fameux, je pense, qu'en cette occasion. Mes amis ne comprenaient rien à ce que je disais, excepté quand je les consultais pour vérifier une de mes assertions. Après tout, pour moi, la situation était très drôle; si j'étais fait prisonnier, ce n'était jamais qu'une aventure renouvelée et j'avais l'habitude de la captivité et des privations, mais les autres ! Et j'osais à peine songer aux conditions probablement inexécutables que Raisouli exigerait pour leur libération et à toutes les conséquences qui s'ensuivraient.

J'ai constaté dans les occasions comme celles-ci (car ce ne fut pas la seule que j'aie vécue) qu'il y a là non seulement une source d'amusement, mais encore que la puissance de la pensée est déçue. Si peu favorablement que se présentât la situation on sentait que la victoire devait rester à l'Européen et que son éducation et son entraînement à réfléchir le mettaient en bonne posture.

Le Marocain n'est pas sans esprit, il est astucieux et avisé. Mais son intelligence n'est pas entraînée et il est confiant dans ses relations avec les Européens. Dans le premier moment de notre rencontre à Zinat, je compris que notre sûreté dépendait du jeu que j'étais déterminé à jouer et que je jouai en effet.

Je commençai par un énorme mensonge, tenant la main d'El Aoufi pour lui dire que j'étais heureux de le voir, que sa visite était très opportune. Rien, en effet, ne pouvait être meilleur. Alors je m'assis et je lui parlai sérieusement ainsi qu'à ses compagnons. C'est à ce moment que Mme de Beaumarchais, avec l'admirable sang-froid d'une admirable et courageuse Française, prit une photographie.

Voici l'histoire que je leur racontai :

Je leur rappelai que Raisouli avait été privé de ses fonctions de gouverneur de Tanger et des tribus environnantes à la demande des puissances européennes. Celles-ci avaient agi maladroitement, elles s'en étaient aperçues et le regrettaient.

« Savez-vous, leur dis-je, qui sont ces gens que vous voyez là ? - Nous ne savons pas bien dirent-ils. - Alors je vais vous le dire...» Au lieu de cacher, comme cela aurait pu sembler naturel, l'identité de mes amis, je leur donnai des titres encore plus riches que les leurs. Je vis que j'avais fait impression. Mon auditoire semblait maintenant embarrassé.

« Et pourquoi sont-ils là ? Je vais vous le dire. Les puissances de l'Europe regrettent l'éloignement et la disgrâce de Raisouli. Ils désirent le rétablir dans son autorité, mais le sultan refuse; les puissances insistent, mais le sultan tient bon. Les gouvernements anglais et français ont télégraphié à leurs représentants. Les hauts personnages que vous voyez aujourd'hui devant vous ont été invités à aller visiter les ruines du château de Zinat et à faire le nécessaire pour qu'il soit reconstruit au plus vite afin que Raisouli soit remis en possession de sa propriété et revienne pour mettre de l'ordre dans la région. Dans ce but nous sommes venus, malgré l'avis de tous nos amis, pour entreprendre de suite ce travail. Cependant la lettre rappelant Raisouli aura le temps d'arriver. J'ajouterai: Nous avons été avertis en chemin que nous vous trouverions ici et on nous a conseillé de retourner. Mais j'ai dit à ces gens que les guerriers de Raisouli comprendraient très bien notre venue, qu'ils n'apporteraient aucun empêchement et qu'ils ne voudraient surtout pas peiner leur chef en capturant les seuls hommes qui s'occupent de lui faire rendre ses propriétés confisquées, sa puissance d'autrefois, et de rétablir son château aux frais des gouvernements qu'ils représentent.

« Je voudrais voir votre figure, mon cher ami Al Aoufi, quand Raisouli s'apercevrait de votre « gaffe »; et comme je le connais, je vois déjà d'ici les zébrures du fouet sur votre dos, vous son ami et son confident.

« Pouvez-vous penser que si nous n'étions pas réellement des bienfaiteurs, nous aurions eu la folie de nous aventurer dans ce guêpier ? Et maintenant venez voir avec nous ces ruines, qu'on sache ce qu'on en pourra faire. »

Nous primes le chemin de la forteresse et. pendant une heure, je mesurai les murs, je pris des notes sur le salaire total des maçons et des charpentiers, sur la possibilité de trouver des briques sur place, proposai un nouveau système d'adduction d'eau que les lois de la gravitation rendaient impossible et je chuchotai même à l'oreille d'El Aoufi qu'il y aurait un peu d'argent pour bâtir sa maison près de celle du chef.

Enfin nous arrivâmes à la conclusion que pour douze à quinze mille livres sterling, la maison pourrait être restaurée dans toute sa splendeur en tenant compte que Raisouli pourrait faire faire des corvées et obtenir des matériaux gratuitement, tant qu'il voudrait.

Une autre photographie de M. de Beaumarchais nous représente mesurant la longueur des murs de la maison. Les mains pleines de croquis, je m'assis de nouveau et dictai à El Aoufi la lettre suivante:

" Au chérif féal, bien-aimé, le lettré Moulay Ahmed Raisouli, que la paix et la miséricorde de Dieu soient sur lui et sur nous, agissant au nom de leur gouvernement dont les intentions vous ont été communiquées dans ma lettre d'hier, le ministre britannique et le chargé d'affaires français ont visité les ruines de votre kasbah. Nous avons été peinés de la trouver en si piteux état. Comme vous l'avez vu dans ma lettre précédente, l'intention des gouvernements est non seulement de vous rétablir dans votre autorité, mais aussi de reconstruire votre château. Aujourd'hui, venant à Zinat, nous avons eu la bonne fortune de rencontrer votre intelligent et fidèle envoyé, mon seigneur Ahmed el Aoufi et ses compagnons, qui nous ont très bien secondés et nous ont fait voir bien des choses, qui nous ont aidés et protégés contre les gens mal intentionnés qui auraient pu nous faire du mal. Nous leur en sommes reconnaissants. Et mon cher ami El Aoufi se charge de vous dire bien des choses amicales de notre part.

« Nous allons attendre à Tanger la réponse à la lettre envoyée hier, et aussitôt des dispositions

seront prises pour reconstruire votre château, mais il est bien entendu que vous n'attendrez pas la fin de ce travail pour être replacé dans votre ancienne situation, car on ne peut continuer à vivre dans une situation aussi mauvaise et laisser les gens de Tanger sous l'oppression des montagnards.

« Mon seigneur El Aoufi vous dira tout cela de vive voix.

« Que la paix soit sur vous. »

Sous cette épître, je mis ma signature; je n'éprouvai aucun remords à le faire et n'en ai jamais éprouvé depuis. Raisouli et moi avions joué plusieurs parties. Celle-ci était seulement un peu plus grave que les autres. Pour dire la vérité, bien loin de me sentir coupable je m'amusais réellement et cependant j'avoue que j'étais nerveux. Je proposai à El Aoufi de faire partir les autres les premiers tandis que moi je resterais encore un peu et les rattraperais en chemin. (Je désirerais rester, dis-je, pour avoir le plaisir de passer quelques instants de plus avec lui. C'était un plaisir si rare et si précieux ! Avec un soupir de soulagement, je vis mes compagnons monter à cheval...

El Aoufi leur toucha la main et les remercia de leur visite et ils s'en allèrent au petit pas de leurs chevaux. Mes craintes étaient terminées.

Je m'assis encore une demi-heure et j'expliquai à El Aoufi que Raisouli devait avoir déjà reçu une lettre de la veille (parfaitement imaginaire) dans laquelle j'expliquais toute la situation et qu'à son retour chez son chef, dans cinq ou six jours, il le trouverait parfaitement informé.

Lui, Aoufi, avait sans doute croisé le porteur de ma lettre ? N'avait-il pas rencontré le messenger dont je lui citais le nom ? Non. Eh bien, il devait avoir pris un autre chemin. Mes amis n'étaient plus maintenant que de petits points noirs dans la plaine. Je me levai et embrassai El Aoufi. Selon la coutume du pays, je lui embrassai l'une et l'autre épaule; mon cheval fut amené et, galopant doucement dans la pente, je me dirigeai vers Tanger. En dépit du crime de faux dont je m'étais rendu coupable, je n'avais jamais senti ma conscience plus tranquille, et jamais dans ma vie peut-être je ne fus plus heureux.

J'ai revu Raisouli maintes fois depuis l'incident. Il parlait d'El Aoufi. Il disait que dans un combat il s'était montré courageux comme un lion. « Et le lion, disait-il, est la plus belle créature de la terre. »

« Mais, répliquai-je, le rusé chacal se joua de lui. »

J'aperçus un petit éclair dans les yeux de Raisouli, mais il répondit languissamment: « Vraiment, le chacal est une sale bête. »

Sir Gérard Lowther, les Beaumarchais, Christophe Lowther et moi-même dînâmes ensemble le soir même, et nous ne parlâmes pas de notre aventure. La satisfaction d'avoir échappé n'avait d'égale que notre folie d'avoir entrepris cette expédition.

Nous désirions si possible que l'incident fût tenu secret, mais quelques semaines plus tard *le Temps* conta toute l'affaire qui avait transpiré et était allée jusqu'à Paris.

J'aurais bien voulu assister à l'entrevue de Raisouli et d'El Aoufi quand celui-ci raconta l'entrevue et lui donna ma lettre.

Il fut tenu en disgrâce pour un temps comme on peut bien le penser, et vint me voir à Tanger quelques mois après.

Nous ne parlâmes pas de notre visite à Zinat, mais nous discutâmes sur divers sujets. Parlant des bonnes et des mauvaises qualités de l'humanité, El Aoufi dit avec dégoût:

- La chose la plus dégradante du monde est la fourberie.

- À mon avis, répliquai-je, il y a quelque chose du plus humiliant.

- Qu'est-ce ?

- C'est d'être dupé.

Et nous nous quittâmes bons amis.

III

Bien que mes relations avec Raisouli aient été, comme on a pu le voir, variées et pleines d'aventures, je ne lui en ai pas gardé rancune, et je pense qu'il m'a toujours considéré et me considère encore comme un ami; au cours de ses voyages à Tanger, il a passé de longues heures dans ma maison, discutant de la situation du pays et des changements d'attitude des tribus montagnardes

Il a perdu beaucoup de son élégance d'autrefois, car il est devenu épais et lourd, et sa physionomie est devenue peut-être plus cruelle ⁽⁶⁾.

Il était toujours courtois et généralement amusant, souvent d'une façon sarcastique et cynique. Il était fier de son importance et semblait croire qu'il n'y avait pas d'homme pareil à lui - ce qui, heureusement, était certainement vrai.

Un jour qu'il était chez moi, il vit dans une armoire vitrée un Coran orné d'enluminures, très beau et très ancien. Or les Marocains ne peuvent admettre que leur livre sacré se trouve entre les mains des chrétiens, et Raisouli, sans autre explication, retira le livre de la vitrine,

Il l'embrassa religieusement, l'enveloppa soigneusement dans un mouchoir et le plaça dans les mains de son esclave.

Il ne donna aucune excuse de ce geste qui, d'après lui, n'en méritait pas. La conversation continua sur d'autres sujets et il ne fut pas question du livre. Un peu plus tard il s'en alla, et mon Coran avec lui.

Je possédais deux de ces Corans, mais celui que m'avait pris Raisouli était le plus beau aux yeux des collectionneurs. La seconde copie était cependant plus brillante et plus riche en couleurs et serait apparue aux yeux d'un Marocain comme plus désirable, car pour eux l'antiquité des choses ne signifie rien. Mais Raisouli n'avait pas vu la seconde copie. Le jour suivant j'envoyai porter, enveloppé de soie, par un de mes domestiques, à Raisouli le deuxième exemplaire, en lui demandant de me rendre celui qu'il avait emporté en échange de celui-ci, beaucoup plus beau et mieux conservé. La première copie, lui disais-je, peut-être pas véridiquement, avait pour moi une valeur personnelle, et je le priais de me rendre le vieux en échange de l'autre. Je laissais entendre que le nouveau était un ouvrage de prix.

Mon messager revint avec une figure déçue et triste. Il n'avait pas accompli sa mission. Il m'apportait beaucoup de paroles amicales de Raisouli, mais pas de livre, ni le premier ni le second, car Raisouli les avait gardés tous les deux. Cela devenait exaspérant, mais il n'y avait rien à faire qu'à supporter la chose jusqu'à ce qu'un jour j'aie le moyen de traiter d'égal à égal.

Un matin, environ un mois plus tard, je lui envoyai demander de me prêter deux mules de selle avec leur serija pour des amis à moi qui voulaient faire une excursion, de bonnes mules

⁶ Écrit en 1919-1920.

tranquilles, car mes amis n'étaient pas habitués à monter à mule.

Une demi-heure après, deux magnifiques mules, munies de très belles selles rouges, arrivaient chez moi conduites par des esclaves de Raisouli. Je les mis dans mon écurie et les enfermai à clef.

J'envoyai alors dire à Raisouli que, lorsqu'il m'aurait envoyé mes livres, je lui rendrais les mules. Un de ses secrétaires revint avec mon messenger et, après les compliments habituels, me dit que son maître l'avait chargé de me prévenir que les livres étaient trop précieux pour qu'il consentît à les rendre ; il ajoutait que les mules étaient à moi, qu'en effet tout ce qu'il possédait était à moi, sauf les livres naturellement, et si je demandais d'autres mules ou des chevaux, il m'en enverrait tant que j'en voudrais. Il pouvait faire cela aisément d'ailleurs, car il en possédait des douzaines et des douzaines, même des centaines, presque toutes volées ou extorquées aux gens du pays. Elles ne lui avaient rien coûté, cela ne lui coûtait rien de les donner.

Ma conscience me fit des reproches.

Ma petite ruse m'apparut mesquine à côté de la magnificence et de la générosité de Raisouli. Je lui offris de rendre les mules, mais il ne voulut rien entendre. Les mules restèrent dans mon écurie, et notre amitié continua inchangée et pas diminuée.

Je le vis souvent. Depuis l'incident du Coran nous ne parlions jamais de livres, maintenant le chapitre mules n'était jamais abordé. Une fois seulement un Européen, manquant de tact, fit allusion à ma captivité à Zinat en sa présence. Avec un plaisant sourire, Raisouli interrompit :

« Ma maison est toujours à la disposition de mes amis. » Le sens de l'hospitalité est inné chez les Marocains !

L'échange des présents était pratiqué dans le vieux Maroc sur une grande échelle; mais cette coutume a heureusement disparu ; c'était une plaie. On donnait parfois une chose dont on avait réellement besoin (et tout était difficile à remplacer), pour recevoir en retour une chose parfaitement inutile.

Il m'est arrivé de revenir à Tanger après un long voyage à l'intérieur avec une demi-douzaine de chevaux reçus en cadeau. et le meilleur d'entre eux ne valait pas grand'chose. Ils n'étaient pas utilisables, c'était simplement une dépense inutile et ennuyeuse de plus. Au début et pendant longtemps j'hésitai à adopter les coutumes du pays c'est-à-dire de donner à d'autres ce que j'avais reçu. J'avais le sentiment qu'un présent est sacré, et doit être conservé, et que le donneur serait blessé de savoir que son cadeau a été repassé à un tiers. Mais avec le temps je m'aperçus que cela lui était égal, il n'y pensait jamais. Un vizir me donna une fois un collier de grains d'ambre taillés et transparents; il me dit que le sultan le lui avait donné et que Sa Majesté l'avait reçu d'un haut fonctionnaire de Marrakech. Quelques années plus tard, je le donnai à une jeune Européenne qui allait se marier comme présent de noce et je découvris alors que c'était son père qui l'avait apporté au Maroc. Il paraissait plus précieux qu'il n'était en réalité et il avait été donné à un caïd en échange d'autre chose. Il avait circulé dans tout le Maroc pour revenir à son point de départ, sans faire plaisir.

Nous rîmes de l'histoire du collier et la demoiselle reçut un autre présent en échange. Et maintenant le collier d'ambre garnit le cou d'une belle dame, elle le porte encore, bien loin du Maroc.

Mes écuries étaient souvent pleines à déborder, et me causaient des dépenses au-dessus de mes moyens jusqu'au jour où je durcis mon coeur et donnai mes chevaux comma ils

m'avaient été donnés. Mais malheureusement ce n'était pas des chevaux qu'il fallait offrir aux autorités marocaines, ils en avaient déjà trop.

Non, c'était une montre ou une arme, un fusil de chasse, ou un baromètre, ou des jumelles qui leur faisaient plaisir, chose rare et qu'on ne pouvait remplacer facilement, Mais quand on avait échangé des cadeaux, on n'était pas quitte. Un cheval était amené, conduit par un esclave accompagné du chef des écuries et de deux grooms, et il fallait les remercier. Puis le fils du donateur faisait une visite au camp et exprimait un intense désir de posséder votre fusil de chasse ou votre chaîne de montre, et quand il était parti, satisfait peut-être par un présent moins coûteux extrait d'une caisse apportée dans ce dessein, le secrétaire de son père arrivait pour excuser l'effronterie du fils et pour dire qu'il serait puni par son père pour avoir osé vous demander quelque chose.

Il commençait à vanter les mérites du cheval qu'on venait de donner. Il prenait un ton plaintif. Il était un pauvre homme, il ne voulait l'avouer à personne d'autre qu'à vous, mais un lion dévorait ses entrailles; et il sentait qu'il y avait entre vous et lui un lien étroit de sympathie; il commençait une longue histoire parfaitement fausse sur la laderie de son employeur, et sur son salaire impayé, il ne pouvait garder le secret plus longtemps, et il fallait qu'il le dise et avec des larmes dans les yeux, il mendiait une petite aumône, généralement très modeste. Cependant il trouvait moyen de marchander et sa demande diminuait jusqu'à ce qu'il partît avec quelques sous en faisant de grandes démonstrations de prétendue reconnaissance.

Accepter l'hospitalité d'un grand chef était à peine un peu moins coûteux et une nuit d'invitation par quelque haut fonctionnaire ou caïd était souvent fatigante et onéreuse à la fois. Cela représentait d'abord une succession de visites à votre camp, de la part d'une foule de gens curieux qui tous demandaient quelque chose. Il y avait aussi les gardiens qui étaient là pour éloigner les curieux, mais qui en fait s'ajoutaient à leur nombre et, en outre, il fallait les payer pour une besogne si mal remplie.

Alors l'hôte envoyait d'énormes quantités de nourriture, poulets vivants, un mouton, des pains de sucre, des paquets de thé, de l'orge pour les chevaux, etc...

Et ces denrées, apportées en si grande abondance qu'on en était embarrassé, nécessitaient en échange d'innombrables cadeaux.

Il fallait trois hommes pour amener le mouton et un esclave pour porter chacun des poulets, et tous attendaient un « pourboire » avant de s'en aller.

Puis à l'heure du dîner, c'était généralement très tard, vers minuit, arrivaient de grands plats de nourriture cuite, très bonne. Souvent le grand seigneur et quelques personnes de la maison s'invitaient à ce dîner auquel ils avaient si amplement pourvu.

C'était plutôt fatigant et ce n'était que très tard qu'on pouvait dormir. D'un côté, c'était assez drôle et je me souviens de quelques nuits ainsi passées qui furent plutôt plaisantes. Aucune nourriture n'était perdue, car le mouton et les poulets étaient tués par les serviteurs, les esclaves venaient les aider et apportaient des casseroles et des poêles pour les cuire, et ils s'asseyaient, chantaient et mangeaient toute la nuit; des pauvres venaient mendier et ils n'étaient jamais oubliés.

J'ai voyagé en Chine, au Japon, en Perse, en Arabie, en Abyssinie et dans beaucoup de pays de l'Afrique du Nord, en Turquie, en Asie et en Syrie, mais c'est dans le vieux Maroc que les voyages coûtaient le plus cher.

Il n'y avait absolument aucune facilité pour loger, pas de caravansérails, et il fallait emporter la nourriture, le fourrage et même le bois. On ne pouvait trouver en route que des moutons et des poulets, même le pain devait être emporté ou cuit dans le camp. L'achat ou la location

d'animaux porteurs était toujours un marché ruineux et parfois d'un prix exorbitant. C'était seulement dans certaines villes très éloignées les unes des autres que l'on pouvait renouveler ses approvisionnements, et même dans les villes de l'intérieur on ne trouvait rien, à part le thé, le sucre et les chandelles. Au printemps on pouvait acheter du beurre, mais à d'autres époques on ne trouvait que le « smen » dont l'odeur et le goût sont rances.

Je n'ai pu encore découvrir la raison qui rendait les voyages si difficiles et si coûteux.

Nul doute que le mauvais gouvernement y était pour quelque chose, car vraiment rien n'engageait les habitants à s'enrichir et à élever des animaux; au contraire, être riche ou même seulement à son aise était une raison suffisante pour être emprisonné, dépouillé et même ruiné complètement. Et pourtant le travailleur a toujours été économe, ardent à travailler, et encore plus à gagner de l'argent., En dépit de cela, il était difficile souvent de trouver dans les grands villages un convoi de mulets pour une journée, et alors le prix de location était exagéré.

Je parle de voyages que je faisais à l'européenne avec un grand camp, souvent seul, quelquefois avec des amis, quand l'étiquette rigide des visites aux caïds et aux autorités locales était de rigueur. Mais j'ai fait d'autres voyages avec une demi-douzaine de mulets m'appartenant, mes gens à moi, et quelques bons chevaux, des tentes sans appareil, d'allure très simple, et je parcourais ainsi tout le pays pendant des mois et des mois, vêtu à l'indigène. C'était le bon temps des grandes randonnées presque sans but. Mon désir me conduisait tantôt à Ouezzan, à Fez ou à Marrakech, tantôt au pied des montagnes neigeuses de l'Atlas, dans des régions encore inexplorées, comme dans mon voyage au Tafilalet. Je n'ai jamais eu la prétention de me faire prendre pour un indigène, mais le fait de revêtir des habits du pays diminuait la curiosité des habitants et réduisait les appels constants à votre bourse.

Cela rendait la vie beaucoup plus plaisante. Au lieu de planter une tente à l'intérieur des demeures seigneuriales, j'étais invité à m'installer au dehors, généralement dans la chambre des hôtes, petit bâtiment de deux ou trois pièces, et la grande quantité de nourriture inutile se réduisait à quelques plats agréables.

Pour les Marocains, des habits de chrétien et un chapeau sur la tête obligent à des relations officielles, tandis qu'on m'acceptait dans l'intimité quand je me vêtais à l'indigène.

La dernière visite que je fis à Raisouli eut lieu il y a environ huit ans, quand il construisait son palais à Arzila. J'étais accompagné par ma jeune nièce qui faisait un court séjour à Tanger et par une jeune fille de ses amies. Je pensais que rien ne pouvait être plus amusant pour deux jeunes Anglaises que d'aller voir le grand chef des brigands dans la vieille petite ville d'Arzila entourée de murs, avec ses ruines de l'occupation portugaise, ses châteaux et ses bastions.

J'en étais d'autant plus désireux que mes amis me le déconseillaient. Il était tard dans la nuit quand nous atteignîmes le camp de Raisouli, car il s'était porté à notre rencontre. Une rivière énorme nous avait retardés et nous avions attendu jusqu'au soir sur sa rive que l'eau descendit. Ce fut avec un soupir de soulagement que j'aperçus les lumières du camp, car la nuit était fort sombre et nos chevaux, des étalons naturellement, puisqu'on ne dispose que de cela au Maroc, étaient excités par la présence de nombreuses juments, invisibles dans la nuit.

Nous trouvâmes Raisouli dans une grande tente, immense pavillon circulaire de vingt-cinq pieds de diamètre, avec de hautes murailles et un toit élevé. Au centre un énorme pilier, plutôt qu'un pieu, supportait ce grand poids, car toute la tente était doublée d'une très lourde étoffe vert sombre. L'extérieur était de toile blanche décorée de motifs bleu indigo, appliqués sur la toile. Tandis qu'on installait nos tentes, nous dînions dans le pavillon de Raisouli. Le fameux brigand était accompagné d'un certain nombre d'amis et de secrétaires, ainsi que d'un haut

fonctionnaire arrivé le même jour pour assister à la chasse qui devait nous être offerte. Ma nièce, son amie et moi étions naturellement les seuls Européens. De grands chandeliers de cuivre brillants supportaient de gros cierges et étaient posés sur des plateaux du même métal; ils suffisaient à éclairer toute la tente et à illuminer les visages des soldats montagnards et des esclaves qui se trouvaient debout ou accroupis devant la porte, prêts à répondre à l'appel de leur maître.

Un grand nombre de petites tentes étaient plantées sur un demi-cercle dont la base était formée par le pavillon de Raisouli. Nous étions assis sur des matelas luxueux qui étaient arrangés contre les parois de la tente; on nous servit des plats cuits, du thé vert, avec la menthe odorante ou autres plantes ⁽⁷⁾ et du café.

Le jour suivant nous allâmes à Arzila. Les gens de Raisouli, environ deux cents montagnards, formaient une grande ligne et chassaient devant nous, avec des chevaux, des sloughis, des pierres et des bâtons, chantant et criant tout le temps.

À notre arrivée, nous fûmes invités par notre hôte à nous installer soit dans une petite maison de la ville qui avait été meublée et aménagée pour nous, soit dans le vaste camp qui avait été placé près du rivage de la mer, à moins de deux cents mètres des brisants de l'Atlantique. Nous choisîmes ce dernier, car les environs d'Arzila sont les lieux les plus charmants du Maroc pour le camping.

À notre gauche se trouvait la vieille ville avec ses tours sinistres et ses constructions s'élevant au-dessus des oliviers et des orangers des jardins environnants. Devant nous un beau gazon épais descendait jusqu'au sable jaune de la plage et jusqu'au bord de l'océan, tandis qu'au fond s'élevaient des collines verdoyantes légèrement ondulées.

Le camp, fermé par une longue rangée de quelque quarante chevaux, entravés par les pieds selon la coutume du pays, l'immense camp grouillait de vie. On voyait circuler des soldats en uniformes, des paysans, des esclaves ou des serviteurs apportant de la nourriture, vivante ou morte, de grands plats de nourriture et des troupeaux de moutons, des bourriches de volaille et de pigeons, et cela ressemblait à une perpétuelle procession.

Un orchestre indigène jouait sa musique criarde à toutes les heures les plus inattendues du jour et de la nuit. Raisouli était le plus parfait des amphitryons. Parmi les distractions qu'il nous offrit, il y eut un déjeuner servi dans une des tours qui dominant la mer. Avec le plus charmant des sourires, et avec le plus vif désir d'intéresser ses jeunes invitées, sinon de les amuser, il leur montra par une fenêtre de la chambre une vieille embrasure dans les ruines, où lui et ses soldats, disait-il, avaient poussé le dernier gouverneur de la ville, le caïd Khalkhali pour le jeter de quarante pieds de haut sur les rochers en dessous. Les vieilles histoires ajoutent au plaisir des festins !

Et la plupart des gens haut placés avec qui l'on dînait avaient derrière eux un passé dont le récit aurait laissé loin derrière lui les annales de Newgate.

Dieu merci, ces jours sont passés. L'arrivée des Français a mis fin à cette période qui fut réellement terrible, et celui qui vivait parmi ces grands crimes, ces soudaines apparitions et disparitions, ces enterrements de minuit dans les lieux écartés, ces enlèvements de femmes, et qui, soudain, notait quelque grand geste généreux, celui-là ne cessait de s'émerveiller. C'était en somme l'exagération de toutes les qualités et de tous les sentiments, bons ou mauvais.

⁷ Les principales plantes qui servent à aromatiser le thé marocain sont la menthe, la verveine, le basilic, la chiba, mais à défaut, on se sert des fleurs d'oranger, des roses, des violettes, de l'ambre.

Des familles entières connaissaient un jour la richesse et le luxe, et le lendemain la pauvreté pour s'élever de nouveau une génération plus tard, et pour poursuivre une vengeance sanglante, ou peut-être, moins sagement, pour oublier.

IV

Comme on l'a déjà raconté, une des conditions de la libération du caïd Mac Lean exigée par Raisouli et acceptée par le gouvernement anglais avait été l'attribution du titre de protégé anglais qui mettait Raisouli hors de l'atteinte de la juridiction du sultan, et le faisait justiciable des lois britanniques.

C'était une humiliation pour l'Angleterre, mais il n'y avait pas moyen de faire autrement, on aurait pu décider Raisouli à abandonner les vingt mille livres de rançon, mais jamais l'autre clause.

Libéré de la crainte d'être arrêté par le sultan, il mena une vie plus régulière et commença les constructions de son palais d'Arzila.

Il faut ajouter que pendant le temps qu'il jouit de la protection britannique, il ne commit pas à notre connaissance d'autres crimes que les exactions habituelles sur ses tribus et sans aucun doute aussi certaines petites cruautés.

Ce fut heureux que les indigènes lésés ne soient pas venus se plaindre aux autorités britanniques, car il aurait été bien difficile de mander Raisouli devant le tribunal consulaire de Tanger et encore plus difficile de l'y amener. Tandis que Raisouli vivait tranquillement à Arzila, bien que les incessantes visites des émissaires des tribus voisines et le tracassés des constructions ne lui laissassent pas grand repos, des événements importants avaient lieu dans le Maroc.

En 1908, Moulay Abd-el-Aziz, battu dans le Sud avec son armée, avait abdicqué et Moulay Hafid s'était emparé du trône. Après un long et dangereux voyage, le nouveau sultan s'était installé dans Fez.

Raisouli comprit que son heure était venue. Il avait travaillé à la ruine de Moulay Abd-el-Aziz, il fut un des premiers à proclamer Hafid dans le Nord, et ambitieux par nature, il aspirait à jouer un rôle, mais un rôle de premier plan, dans le nouveau régime.

Des tractations secrètes furent engagées; elles se terminèrent par une visite de Raisouli à la cour de Fez. Le duel qui s'ensuivit est des plus intéressants. J'étais à Fez et en relations constantes avec les deux parties pendant les négociations. Moulay Hafid était le plus sagace. Il avait plus de patience et d'astuce que Raisouli, bien qu'aucun d'eux ne fût privé de cette qualité si caractéristique de la mentalité orientale. Le chef des brigands était arrivé à Fez plein de son importance et sûr de sa puissance, mais il ne pouvait se rendre compte que dans cette cour raffinée et civilisée, il apparaissait à peine un peu plus qu'un bandit heureux, et n'était considéré que comme un danger et une épine dans le talon du sultan. La réception par Moulay Hafid fut peu cordiale, et en effet Raisouli dut attendre un certain temps avant d'obtenir une audience. Les vizirs furent polis, mais tout juste, Raisouli, installé dans une résidence princière de la ville, s'ennuyait; il lui tardait de repartir dans sa montagne où il était roi, et d'abandonner Fez, où il se sentait menacé et où il n'était pas considéré. Mais Moulay Hafid laissait les négociations traîner en longueur et Raisouli avait de grandes difficultés à obtenir des audiences, et même quand elles étaient annoncées, elles étaient toujours remises. A la fin, fatigué de ces mesures dilatoires. Il se décida à agir et les affaires dans le Nord commençaient

à mal tourner. Des rumeurs circulaient annonçant que des partisans d'Abd-el-Aziz venaient de le proclamer à nouveau et que ces tribus gagnaient à la main.

Raisouli était le seul homme ayant une influence dans ces régions et cela, le sultan le savait. Tous deux me consultèrent, et comme la paix était plus désirable que ces querelles, je conseillai vivement à tous deux de se mettre d'accord.

Ils le firent. Raisouli fut nommé gouverneur de toutes les tribus du Nord-Ouest, à l'exception de Tanger et de sa banlieue. Mais avant de recevoir sa nomination, il dut renoncer sa carte de protection anglaise, car, d'après les conventions passées entre les puissances et le Maroc, aucun protégé ne peut être nommé caïd.

Il était aussi invité à reverser les vingt mille livres sterling que le maghzen avait payées pour la libération du caïd Mac Lean.

Moulay Hafid était obligé d'agir ainsi, car le gouvernement anglais le pria en tant que sultan de rendre la rançon de Mac Lean qui avait été avancée à l'impécunieux maghzen par l'Angleterre. En même temps, Raisouli abandonnant la protection anglaise, redevenait justiciable des lois marocaines, et Moulay Hafid, qui espérait consolider sa puissance dans le Nord, caressait le projet de se débarrasser un jour de ce chef, s'il devenait trop turbulent.

Raisouli, de son côté, pensait qu'il récupérerait vite ses vingt mille livres sterling sur les tribus qu'on venait de lui donner à gouverner et il était suffisamment sûr de sa puissance pour ne rien craindre d'une entreprise du sultan contre lui. Il promit d'être féal, mais au fond de lui-même, il se promettait bien d'être indépendant. Ayant donné satisfaction au sultan et distribué de considérables cadeaux en argent aux vizirs, il quitta Fez pour le Nord et depuis il n'est jamais revenu dans cette capitale. Il faut reconnaître que pendant les quatre années qu'il gouverna ces tribus du Nord, Raisouli maintint l'ordre dans la région. Les routes étaient ouvertes au trafic et les attaques à main armée étaient rares, mais c'était un gouvernement de pillage et d'extorsions. Son prestige était énorme et il en abusait.

Les tribus apportaient tout ce qu'il demandait, et il demandait beaucoup. L'argent affluait dans ses coffres, et le travail était fourni gratuitement; des convois de chaux et des matériaux de construction arrivaient sans répit à Arzila et le grand palais surgissait, étage par étage, par-dessus les murs de la ville. Il bâtit également des résidences à Zinat et à Tazerout dans la tribu des Beni Arous.

Les écuries étaient remplies de chevaux et de mulets qui ne lui avaient rien coûté ou pas grand'chose. Il pratiquait l'hospitalité, ou plutôt, selon la coutume du pays, tenait maison ouverte. Mais par-dessus tout il était cruel, d'une volonté de fer et il avait la main lourde; des milliers d'hommes qui auraient pu se libérer de lui, lui obéissaient comme hypnotisés et lui apportaient le peu qu'ils avaient pour s'entendre dire d'apporter plus ou même pour être chassés.

À demi vénéré, à demi craint, un peu aimé, mais plus généralement non haï, car personne n'osait le haïr, Raisouli parcourait les tribus du Maroc nord-ouest et les traitait en pays conquis.

Son principal ennemi à cette époque était le caïd Remiki, qui avait offert ses services à l'Espagne et avait organisé la prétendue attaque de El Ksar, qui donna à l'Espagne un prétexte pour occuper cette ville en 1911.

Remiki était aussi un agent allemand déjà dans ce temps-là, et ses actions et celles de sa famille étaient suspectes depuis longtemps.

Ses relations avec Raisouli étaient tendues, car le brigand montagnard voyait dans le caïd de

la plaine - Remiki était caïd du Khlot - un rival possible. Son alliance avec les Espagnols et l'aide qu'il leur donnait discrètement, poussait Raisouli à se montrer encore plus indépendant.

Mais le moment vint où les troupes espagnoles occupèrent les environs d'El Ksar et Raisouli vit ses positions mais surtout ses propriétés, menacées, car il avait de grands domaines dans cette région.

Les tentatives des Espagnols pour entamer des négociations avec lui échouèrent longtemps, mais à la fin un *modus vivendi* fut conclu qui paraissait devoir durer. Cependant une entente durable entre l'Espagne et Raisouli était plus qu'on ne pouvait espérer, car tous deux possédaient un amour-propre exagéré et parce que chacun ne pouvait comprendre ni ne cherchait à comprendre la mentalité de l'autre.

Raisouli était prêt à rester amical tant que son indépendance ne serait pas menacée. De leur côté les Espagnols feraient de même tant que Raisouli ne se montrerait pas indépendant comme il en revendiquait à cor et à cris le droit.

Le résultat était une constante friction⁽⁸⁾ qui se termina bientôt par une rupture...

Raisouli était une fois de plus un proscrit et il s'en alla dans sa montagne. Son seul but, son seul désir était d'obliger les Espagnols à lui rendre ses biens et de se venger d'eux. Il ne fut pas longtemps avant de réaliser ses projets et les troupes et les postes espagnols n'eurent plus aucun repos. Il y avait des assassinats fréquents, des vols, des coups de main, des attaques et des alarmes de nuit. Les civils eux aussi souffrirent, car tout ce qui était espagnol subissait la colère et la vengeance de Raisouli. L'attitude du brigand envers les Espagnols n'a jamais été un secret. Il pouvait détester cordialement les sujets des autres puissances, mais les Espagnols, il les haïssait profondément.

Dans les dernières années, depuis l'occupation de Tetouan par les Espagnols, les tribus montagnardes avaient organisé un brigandage profitable; elles connaissaient la valeur exacte d'un soldat ou d'un sous-officier espagnol, d'un civil espagnol, homme ou femme, et le prix qu'elles pouvaient en retirer sans aucun risque politique et sans craindre aucun châtement. Il y eut plusieurs cas de brigandage dans ce genre en 1919-1920, dont quelques-uns suivis de meurtres.

Les attaques de Raisouli contre les troupes espagnoles causèrent une grande anxiété en Espagne. Le peuple protestait contre les pertes continuelles occasionnées par la résistance de Raisouli à l'occupation espagnole, et le général Silvestre qui commandait les troupes fut rappelé. Des négociations furent une fois de plus entamées avec Raisouli. Les conditions qu'il exigea et obtint étaient exorbitantes, mais l'opinion publique et la presse de Madrid demandaient la cessation de ces pertes lourdes et fréquentes de l'armée espagnole. Les conditions furent acceptées. Il recevait le commandement d'une petite, armée d'indigènes payée et armée par l'Espagne, une très forte mensualité et beaucoup d'autres faveurs moins importantes. Il devint pratiquement le dictateur de la zone espagnole du Nord-Ouest, gouvernant aussi bien les Espagnols que les Marocains. Sa propre zone était nettement délimitée et malheur à qui tentait de passer sa frontière et de rentrer dans le pays qu'il tenait sous sa coupe. Les routes étaient coupées et l'insécurité régnait même sous les murs de Ceuta et de Tetouan.

Raisouli fut un agent allemand bien longtemps avant la guerre, Il avait conclu des contrats avec les fameux frères Mannesmann concernant des exploitations minières dans les régions montagneuses qui étaient pratiquement fermées aux autres nations et aux autres prospecteurs.

⁸ J'ai cru devoir ici supprimer plusieurs pages d'ailleurs correctes dans la forme, mais dont la publication aurait pu paraître pour les Espagnols un geste inamical.

Quand la guerre éclata, il continua ses relations amicales avec le consul allemand de Tetouan et de Larache et avec tous les nombreux agents secrets qu'abritait la zone espagnole. Sous leur impulsion, il aida activement à la réalisation des intrigues criminelles et de la propagande allemande, et fut même en relations avec l'ambassade allemande de Madrid.

Le *Times* du 3 septembre 1918 publia la traduction d'une lettre de l'ambassade allemande à Raisouli qui contenait entre autres choses une promesse formelle d'argent et de munitions.

À ceux qui ne connaissent pas bien ces tribus montagnardes du Maroc, ce perpétuel état d'anarchie dans lequel elles vivent, l'oppression de leurs chefs légaux ou non, la vengeance et le meurtre peuvent sembler incroyables.

Dans l'Andjera, au début de ce siècle, il y avait deux grandes familles, celle des Deilan et celle des Duas - je les comptais toutes deux au nombre de mes amis intimes. J'avais assisté, toujours habillé à l'indigène et toujours bien accueilli, au mariage de plusieurs des fils du cheik Deilan dans le village perché au sommet d'une montagne, où plusieurs centaines de Djebalas s'étaient réunis pour passer la nuit en festoyant et en chantant, une belle nuit de pleine lune, à la fin du printemps ou au début de l'automne, époque choisie généralement pour ces cérémonies. Quelles magnifiques nuits c'étaient !

À l'endroit le plus plat qu'on pouvait trouver aux environs du village, les montagnards se rassemblaient formant un grand cercle, dans lequel étaient ménagés des passages à travers la foule qui se pressait autour de la musique de tambours et de clarinettes - musique sauvage et divertissante pour ceux qui ont appris à l'aimer; les danseurs, petits garçons, danseurs de profession, prennent place dans le cercle et commencent à danser d'abord lentement, puis plus vite.

Les danses montagnardes n'ont rien de commun avec les danses orientales pratiquées dans les villes ou les pays de plaine, qui ne sont que des contorsions inartistiques et lascives. Habillés de longs vêtements blancs très lâches, descendant presque jusqu'aux pieds avec des manches flottantes retroussées en arrière par des cordelières de soie de couleur, avec un petit foulard jeté sur leur tête comme s'ils voulaient se voiler la face, les jeunes gens se remuaient gracieusement ici et là, chacun dansant seul et réglant cependant sa danse d'accord avec celles des autres.

Les danseurs montagnards commencent par rester sans bouger de place quelques instants, la tête rejetée en arrière, et les bras pendant le long du corps. Puis avec le rythme de la musique, ils font un petit mouvement des pieds, un léger trépignement, mais sans que le corps ne bouge. Au fur et à mesure que les musiciens précipitent la mesure, le corps se met à frémir. Le mouvement s'accélère et soudain glissant vers les spectateurs avec les bras grands ouverts, ils soulèvent une seconde le voile de leur visage, puis, à nouveau, le corps redevient immobile. Mais la musique les entraîne contre leur volonté, dirait-on. Tout leur être tressaille. Les pieds s'élèvent très loin du sol, les danseurs tournoient, ils tombent à genoux, se relèvent et glissent bien droits jusque dans les allées laissées libres par la foule.

Jamais une attitude disgracieuse, le foulard tantôt à demi levé, tantôt rabaissé, le petit tremblement des jambes et le léger glissement des pieds, tout cela est d'un art parfait.

De temps en temps, avec un rapide mouvement du corps, qui étale les longs plis flottants des vêtements autour de lui, un danseur pose un genou à terre devant un des hôtes et, soulevant le voile, attend qu'on place sur son front une pièce d'argent et reçoit les félicitations exagérées et poétiques du donateur.

Il y a un mouvement dans les danses qui est admirable, mais que peu sont capables

d'accomplir, car il exige une souplesse très grande et un entraînement parfait des muscles. Le danseur s'arrête soudain, les bras étendus, la tête en arrière, alors des pieds un léger tremblement, un frisson monte vers le corps pour mourir à l'extrémité des doigts. Au moment où le frisson est à son paroxysme, chaque partie du corps tressaille séparément, le reste demeurant immobile, et même ce tremblement est si délicat, si léger qu'il est presque imperceptible. La rigidité du corps n'est jamais troublée et l'on ressent plutôt qu'on ne voit ce frissonnement nerveux qui illumine le visage et qui semble apporter la vie à une statue.

Mais je m'éloigne de mon sujet.

Les Deilan et les Duas étaient deux grandes familles des Andjera. Des deux, les Deilan étaient les plus puissants, car le vieux cheik avait de nombreux fils, neveux et parents. Naturellement la jalousie naquit comme toujours et amena des querelles.

Pendant un certain temps, les hommes des deux clans vécurent sans se rencontrer, mais à la fin une réconciliation fut arrangée.

Duas alla inviter les Deilan à un grand festin. Ceux-ci acceptèrent. Pendant qu'ils étaient assis autour des plats savoureux dans la cour de la maison de Duas, un signal fut donné. Deilan et son fils furent tués et beaucoup d'hommes de leur suite tombèrent, victimes de ce guet-apens soigneusement préparé.

Pendant quelque temps, Duas fut le chef incontesté de la tribu qu'il commandait d'une forteresse placée au sommet d'une montagne.

J'avais été prisonnier dans cette maison pendant la dernière partie de ma captivité, et j'avais gardé le meilleur souvenir de Duas que je connaissais bien, ainsi que de sa maison. J'avais été traité non seulement avec respect, mais encore avec amitié et ma prison avait été rendue aussi légère et aussi agréable que possible.

Puis, un peu plus tard, la famille des Duas commença à payer la rançon de la trahison et des meurtres. Un par un, les gens de la famille furent abattus, quelquefois c'était le jour, d'autres fois la nuit, mais toujours d'un rocher ou d'un buisson la balle bien dirigée d'un Mauser partait et toujours elle atteignait son but.

Et le tour de Duas lui-même arriva. Il était en route pour le marché et suivait un sentier, entouré de ses gens. La balle parut éviter ses compagnons pour trouver son but : leur chef. Il tomba mort et ainsi la vendetta se poursuivit, conduite par un homme seul. C'était un neveu du cheik Deilan, nommé Ben Ahmed, qui avait échappé au massacre de la maison des Duas. Je le connaissais bien, c'était un jeune homme de bonne mine qui ne connaissait pas la peur et qui avait juré de se venger. Il fut tué à la fin, mais il avait tué onze personnes de la famille ennemie. Les noms des Duas et des Deilan sont déjà oubliés dans les Andjera. Si quelques représentants de ces familles vivent encore, ils n'ont plus aucune notoriété. D'autres se sont élevés et ont pris leur place.

Il faut dire aussi quelques mots d'un autre chef de la tribu des Andjera. Il est de tous mes amis montagnards celui dont j'ai le plus apprécié l'amitié. Sidi el Larbi ben Ayach était membre d'une importante famille chérifienne des Andjera et un descendant direct du prophète Mohammed, ce qui ne l'empêchait pas d'être un brigand, deux professions qui vont si souvent ensemble au Maroc. D'un courage indiscutable, les Espagnols lui donnèrent le surnom de « Valiente »; il avait pris part à un grand nombre de combats entre tribus, et un jour avec une poignée d'hommes, il avait défendu sa montagne vigoureusement contre plusieurs centaines d'assaillants. Son coup ne manquait jamais son but, et malheur à l'homme qu'il visait.

Vers la fin de sa courte vie (il fut tué en 1915) il venait souvent me voir, et passait de temps en temps une semaine à Tanger. Il gagnait le cœur de ceux qui le rencontraient; c'était un

brigand sans doute, mais un brigand à qui on n'avait à reprocher aucun acte de cruauté. Avec l'affinement d'une race vieille de mille trois cents ans, très gracieux, d'une beauté mâle, avec une voix charmante, et une personnalité très attrayante, Sidi el Larbi Ben Layachi était le type parfait d'un seigneur montagnard.

En somme, franc, un esprit de bon aloi le rendait partout *persona grata* ⁽⁹⁾ et nulle part il ne fut accueilli avec plus de plaisir que dans ma maison. Le courage moral de Sidi Larbi était aussi grand que son courage physique, car il se tint à l'écart de toutes ses tribus quand, en 1913, elles déclarèrent la guerre à l'Espagne. Pendant longtemps il refusa de combattre, bien que cela eut pu lui coûter la vie puisque les gens de sa tribu avaient fait le projet de l'assassiner. Malheureusement les Espagnols ne surent pas l'apprécier et l'utiliser pour défendre leur cause, et cependant il était peut-être le seul ami loyal sur lequel ils pouvaient compter dans la tribu des Andjera. À l'occasion de la vente d'un de ses terrains et de droits d'eau y attachés, il fut traité par les autorités de Ceuta d'une manière qu'il vaut mieux ne pas raconter.,

Exaspéré de ce traitement et poussé par les menaces de ses frères, il se décida enfin à prendre les armes contre les Espagnols, et, quelques semaines plus tard, il fut tué dans un combat, atteint par un éclat d'obus.¹⁰

L'occupation de Tetouan par les Espagnols en 1912 interdisait toute circulation pour les Européens dans les montagnes du Nord-Ouest où j'avais passé des mois agréables, pêchant la truite et chassant.

Quelques jours avant l'entrée des Espagnols dans la ville, les routes étaient encore sûres et les dames anglaises parcouraient seules les quarante-deux milles qui séparaient cette cité de Tanger. Mais à partir de ce moment les tribus n'avaient plus la même mentalité, elles devinrent méfiantes, et l'état de guerre ne cessa plus. Jusqu'au printemps de 1912, sir Reginald Lister (il mourut hélas, en novembre de la même année) et moi fîmes plusieurs excursions dans les environs de Tetouan, sans autre escorte que nos grooms. Parfois un cavalier de la police voulait nous accompagner, mais nous le laissions toujours en arrière, et sans aucun doute il s'en retournait.

Sir Reginald avait acheté et réparé une délicieuse petite maison à Tetouan. et c'est là que nous passions nos week-ends. Nous quittions Tanger le matin à huit heures et nous arrivions à Tetouan à trois heures de l'après-midi, avec une heure d'arrêt en route pour déjeuner, ce qui n'est pas une mauvaise allure pour cette distance de quarante-deux milles et par une route qui, en certains endroits, n'était qu'une piste pierreuse. De Tetouan, admirablement située devant une large vallée avec son horizon d'âpres montagnes, nous allions faire des excursions avec un seul homme connaissant le pays, sans escorte et sans domestique. Partant de bonne heure le matin, nous allions dans les villages de la montagne, nous mangions n'importe où, partout accueillis par la bonne hospitalité des paysans. Quelques-uns de ces villages n'avaient jamais reçu la visite d'Européens et notre arrivée provoquait une grande curiosité. Quand les sentiers devenaient trop rudes pour nos chevaux. nous les laissions à nos palefreniers et nous grimpons dans les rochers jusqu'aux petites maisons qui semblaient accrochées au flanc de la montagne.

Le coup d'oeil était toujours magnifique, s'étendant souvent jusqu'au détroit de Gibraltar, qui semblait n'être qu'un fleuve étroit partageant les rudes montagnes de l'Afrique de celles de l'Europe.

⁹ Dans le texte.

¹⁰ Ici un passage supprimé.

Quand vint l'occupation de l'Espagne, tout le pays nous fut interdit. Avec toutes leurs troupes les Espagnols mirent plusieurs années à atteindre ces villages. Les montagnes où campaient et chassaient les Européens en toute sécurité étaient plus difficiles à atteindre que les plus sauvages régions de l'Afrique centrale et bien moins sûres.

Pendant toute la guerre Raisouli garda ses sentiments germanophiles.

Je lui envoyai demander une fois pendant la guerre s'il était vrai qu'il recevait de l'argent allemand, Il éluda la question et riposta : « Si l'Angleterre ou la France ou toute autre nation ont de l'argent à distribuer, j'accepterai volontiers, le plus sera le mieux. »

Il travaillait pour l'Allemagne parce qu'il était payé pour le faire. Mais il aurait travaillé pour n'importe qui dans les mêmes circonstances.

À la fin, l'opinion publique en Espagne se révolta. Raisouli avait reçu des millions de pesetas de bon argent espagnol et il ne rendait aucun service, à moins que l'interdiction pour l'Espagne d'occuper sa zone pût être considérée comme un service.

Le général Jordama, le haut-commissaire espagnol, mourut subitement à Tetouan et le gouvernement espagnol se décida à agir. Cela se borna à l'envoi d'un ultimatum à Raisouli qui ne s'en soucia pas, et une crise commença. Le général Berenguer, un général espagnol très capable fut nommé haut-commissaire et inaugura avec succès son entrée en fonctions par la conquête de la grande tribu des Andjera.

Mais il était trop sûr du succès et quelques jours après qu'il eut déclaré dans la presse que l'Espagne n'aurait plus de combat à livrer au Maroc, Raisouli infligeait un sanglant échec à ses troupes ⁽¹⁾.

Le général responsable des événements désastreux de juillet fut mis à la retraite, et le général Silvestre, l'ennemi bien connu de Raisouli, fut envoyé en Espagne pour commander. De grandes quantités de matériel furent embarquées pour l'Afrique, y compris avions, tanks, artillerie, fusils et munitions et, heureusement, les hôpitaux nécessaires en quantité suffisante.

Deux mois après les journées critiques de juillet, l'armée espagnole au Maroc était de nouveau prête à attaquer et à forcer Raisouli dans son repaire de la montagne.

La nouvelle campagne commença le 28 septembre 1919. Douze mille soldats furent réunis qui devaient marcher sur le fondak d'Oued Ras, d'où Raisouli commandait la route de Tanger à Tetouan.

L'importance de ce point pour les Espagnols était considérable, car il commandait la voie de communication directe entre la région de Tetouan et celles de Larache et de la côte atlantique. Les troupes espagnoles avancèrent avec circonspection, mais les gens de Raisouli n'offrirent pas grande résistance; ils se sentaient incapables de lutter contre l'immense matériel de guerre amené par les Espagnols. L'artillerie et l'aviation les harcelaient, les boulets et les bombes brûlaient leurs villages, tuant leurs femmes et leurs enfants. Les chances étaient trop inégales.

Un instant, les opérations furent interrompues par une petite révolte des troupes indigènes à l'arrière des lignes espagnoles. Des officiers et des soldats furent massacrés, mais la mutinerie fut étouffée et les colonnes reprenant leur marche arrivèrent près du fondak.

Le samedi 4 octobre, il ne leur restait plus à parcourir que quelques kilomètres, et les troupes avaient déjà commencé l'ascension des pentes qui descendent du fondak. Le dimanche matin, les buissons entourant le sommet de la colline furent bombardés fortement et les troupes

¹¹ Ici également quelques passages supprimés.

franchirent la dernière étape de leur marche en brûlant tout ce qui pouvait brûler.

Des collines dominant Tanger, je pouvais voir l'éclatement des obus, l'explosion des bombes, l'inhumaine destruction des villages par le feu. La ruine de centaines de familles, et l'affliction de quantité de pauvres gens marquèrent l'arrivée de la civilisation au Maroc.

Et quelque part du sommet d'une montagne, Raisouli lui aussi voyait ce spectacle et, comme il n'avait jamais oublié ni pardonné la destruction de son château de Zinat, il n'oublia et ne pardonna jamais cette campagne. Il avait pu se trouver impuissant à lutter contre une force numériquement double de la sienne, armée des engins épouvantables de la guerre moderne, mais je connais bien son caractère et sa tactique, et il ripostera par une guerre de guérillas, des coups de main nocturnes et des meurtres qui dureront longtemps et prouveront d'une façon coûteuse aux envahisseurs son droit à la vie dans ce pays.

La solution dépend des Espagnols. S'ils apportent la prospérité et la justice aux indigènes, ils auront la paix ⁽¹²⁾.

Mais jusqu'à présent ils n'ont rien apporté; cependant on peut espérer beaucoup du gouvernement espagnol, qui se rend compte que les procédés employés au Maroc peuvent faire beaucoup pour la réputation de l'Espagne et influencer même sur sa politique intérieure. Ils ne doivent pas oublier que Raisouli vit encore et que, dans cet ordre d'idées, il est l'homme le plus considérable du Maroc. Il est peu de pays qui peuvent produire un Raisouli. Cela nécessite une ambiance qui n'existe heureusement qu'au Maroc; or, durant les dernières années de sa carrière il s'est rendu fameux, et une auréole romanesque entoure réellement ce brigand qui est d'une très aristocratique famille. Il a terrorisé, mais d'un certain côté il a protégé Tanger, ville de quarante mille habitants où sont installées une douzaine de légations.

En dépit de sa célébrité, peu d'Européens l'ont vu. S'il a été photographié, il ne l'a été que rarement. Jamais il n'a inscrit son nom dans l'album des collectionneurs d'autographes. Et il n'est pas un courageux touriste qui n'ait souhaité d'être son prisonnier, et maintes dames téméraires ont rêvé de l'épouser.

Moulay Ahmed Raisouli est unique dans son genre, et qu'un homme de son espèce existe, sans doute, c'est assez.

¹² En 1927, il est permis de dire que les Espagnols ont pacifié complètement leur zone et que l'organisation du pays est en bonne voie.